



# NOS ÉTÉS B.B.

SA VIE,  
SES HOMMES  
LA SAGA D'UNE  
FEMME LIBRE  
VÉNUS À  
SAINT-TROPEZ

BRIGITTE BARDOT

Simplement belle. En septembre 1974, elle fete ses 40 ans et pose pour Match, à la Madrague, son refuge tropézien.

M 01066 - 3H - F 6,95 € - RD

INTERVIEW  
LES SECRETS  
DE LA  
MADRAGUE  
« C'EST ICI QUE  
JE REPOSERAI,  
PARMI  
MES ANIMAUX »

LES PLUS BELLES  
PHOTOS DE  
PARIS MATCH

MATCH  
1944-2014  
70 ANS

# VOS PLUS BELLES NUITS SONT

LA SÉLECTION **GRAND LITIER®**

— Matelas **SIMMONS** —

"ESSENTIEL"  
en 160x200

**53€** par mois\*



**Payez en 20x sans frais**

53€ x 20 mois, soit 1060€ après apport personnel de 269€, dont 6€ d'Eco-part

La suspension ressorts « Sensoft Evolution » validée par nos experts Grand Litier, assure un excellent soutien et une totale indépendance. Il n'est plus nécessaire de retourner votre matelas, la technologie No Flip garantit sur la même face de couchage une ventilation optimale été comme hiver. [Coutil : 60% polyester, 40% viscose. Épaisseur totale 28cm]. Descriptif complet sur [grandlitier.com](http://grandlitier.com)



Pour profiter de chaque instant de la vie, pour préparer les journées intenses, pour récupérer chaque nuit l'énergie nécessaire, la qualité du sommeil est essentielle. Grand Litier® s'engage au quotidien dans la recherche de votre bien être. Et pour cela nous avons

Un crédit vous engage et doit être remboursé. Vérifiez vos capacités de remboursement avant de vous engager. \*Exemple : pour un crédit accessoire à une vente d'un montant de 1060€ après apport personnel de 269€, soit un montant à financer de 1229€, vous remboursez 20 **mensualités de 53€ hors assurance facultative au Taux Annuel Effectif Global (TAEG) fixe de 0%**, taux débiteur fixe de 0%. Le montant total de l'achat à crédit est de 1229€. Le coût mensuel de l'assurance est de 2,34€ et s'ajoute aux mensualités ci-dessus. Le Taux Annuel Effectif de l'Assurance est de 5,095%. Le montant total dû au titre de l'assurance est de 44,80€. Offre de crédit accessoire à une vente réservée aux particuliers, sous réserve d'acceptation définitive par Sofinco. Le coût du crédit est pris en charge par votre magasin Grand Litier. Cette publicité est conçue et

# SIGNÉES GRAND LITIER®



décidé de repenser totalement la relation à l'achat de literie. En vous offrant un véritable parcours de découverte personnalisé dans les magasins, en vous proposant des literies élaborées avec l'expérience de milliers de clients, en vous garantissant et en assurant votre confort dans le temps, en vous accompagnant à votre rythme, en vous associant à l'évolution de nos produits, Grand Litier® vous offre une nouvelle expérience basée sur la confiance, l'échange, la clarté et s'engage à vous offrir vos plus belles nuits.

**Grand Litier**   
VOTRE BIEN-ÊTRE COMMENCE ICI

+ de 100 magasins sur [grandlitier.com](http://grandlitier.com)

diffusée par First Service en qualité d'intermédiaire de crédit non exclusif dont CA Consumer Finance. Il apporte son concours à la réalisation d'opérations de crédit à la consommation sans agir en qualité de Prêteur. Vous disposez d'un droit légal de rétractation. Assurance souscrite auprès de CACI Life Limited (Décès) et CACI Non Lite Limited (Perte Totale et Irréversible d'Autonomie / Incapacité Permanente, Totale/Incapacité Temporaire Totale/Travail/Porte d'emploi/Hospitalisation) et Fidélia Assistance. Sofinco est une marque commerciale de CA Consumer Finance. SA au capital de 554 482 422 € - 1 rue Victor Basch, CS 70001, 91888 MASSY CEDEX, 542 097 522 RCS Paris. Every Intermédiaire d'assurance inscrit à l'ORIAS n° 07009079 consultable sur [www.orias.fr](http://www.orias.fr).

HORS SÉRIE | COLLECTION "A LA UNE"

En 1962, Brigitte Bardot, lascive sur le pont de son Riva, qu'elle baptisera « Nounours ».

Photo JICKY DUSSART

PRÉSIDENT D'HONNEUR

Daniel Fajtlowicz

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION

Oliver Royant

DIRECTEUR ADJOINT  
DE LA RÉDACTION

Régis Le Sommier

DIRECTEUR DE LA PHOTO

Guillaume Clevières

DIRECTEUR DE CRÉATION

Michel Marquet

RÉDACTEUR EN CHEF

Philippe Baudoin

CONSEILLER PHOTO

Marie Bressart

RÉDACTEUR EN CHEF  
TECHNIQUE

Philippe Baudoin

COORDINATION ÉDITORIALE

Géraldine de Kersus

ONT COLLABORÉ A CE NOMBRE

Anne Baron (révision)

Jean-Pierre Boucicaut, Christian Bressart,

Agathe Février (révision)

Patricia Meyrand, Mathias Petit,

Oliver Royant, Alain Tournelle,

Ghislain de Vlecht.

ARCHIVES PHOTO

Yves Chaine (chef de service)

DOCUMENTATION

Chantal Lévy (chef de service)

FABRICATION

Philippe Redon, Nicolas Bourrel.

VENTES

Laura Felli - Rédac. Tél. : 01 87 15 56 78.

Sandrine Pangrass - Rédac. Tél. : 01 87 15 56 78.

IMPRESSIONS

Floriane Fournier (imprimeur)

Logement (77) et Malakoff (91). Achèvement

d'impression en juin 2019. Papier provenant

majoritairement de France. 0 % de fibres

recyclées. Papier certifié PEFC. Euphonie

Pot 220 kg/T.

PARIS MATCH est édité par Lagardère

Media Networks, une filiale du groupe

unipersonnel (Sncf) au capital de

200 000 000 €. siège social : 2 rue des Cévennes

75019 Paris. RCS Paris 854 289 175.

Associé : Hachette Fédération Presse.

PRÉSENT

Philippe Lévy

DIRECTRICE DE LA PUBLICATION

Constance Bensat

Les indications de noms et les adresses qui

figurent dans les pages rédactionnelles de ce

numéro sont données à titre d'information sans

aucune obligation légale. Les personnes énumérées

ne sont pas rendues et leur envoi implique l'accord

d'autorisation pour leur publication. La repro-

duction des textes, dessins, photographies pu-

bliés dans ce magazine est la propriété exclusive de

Paris Match, qui en réservent le droit de repro-

duction et de traduction dans le monde entier.

Numéro de commission paritaire :

0917 C 02011 ISSN 0387-1653.

Dépôt légal juillet 2019.

© Lagardère Media Networks 2019.

LAGARDÈRE PUBLICITÉ

3-9 rue André Malraux

92300 Levallois-Perret.

Présidente : Constance Bensat.

Directrice générale :

Marie Ronan-Cousens

Développement commercial et

distribution : Fabienne Blot.

Assistante : Audele Mansau.

Tél. : 01 87 15 49 20.

Match

2019

70



## SOMMAIRE

BRIGITTE ET MATCH, UNE HISTOIRE D'AMOUR	6
UNE JEUNE FILLE DE BONNE FAMILLE	8
NAISSANCE D'UNE STAR	12
ET B.B. CRÉA SAINT-TROPE	22
Bienvenue à la Madrague	26
DON JUAN ? C'EST ELLE !	38
NICOLAS, SON FILS	50
LA MUSE DES ARTISTES	52
BARDOT ET LES ÉCRIVAINS	56
LA BEAUTÉ DU DIABLE	60
DES BOUGIES ET DES FÊTES	74
ELLE FAIT LA MODE ET RESTE INÉMOBILÉE	80
LES COPAINS D'ABORD	82
ENTRE CHIENS ET LOUPS	90
L'ÉTERNEL FÉMININ	98



## EDITORIAL

PAR PATRICK MAHÉ  
RÉDACTEUR EN CHEF



# Passion(s) B.B.

« UN SAINT VENDRAIT SON ÂME POUR LA VOIR DANSER... »

Jamais affirmation n'aura sonné aussi juste que celle de Simone de Beauvoir appelée, au coup d'œil, à juger le port altier de Brigitte Bardot, ballerine adolescente devenue star sexy.

Les années 1950, antichambre des Trente Glorieuses. Tout semblait possible, y compris de faire éclore une muse universelle d'une jeune fille boudeuse. Roger Vadim, assistant du réalisateur Marc Allégret, découvrit la perle rare dans les coulisses de Paris Match. Les soirs de bouclage, sans le sou, il faisait tapis au poker contre ses potes du service photo. Elle l'attendait à perte de nuits blanches, sur le canapé défoncé de l'entrée. Il l'enleva au nez de ses parents. Elle avait 18 ans et délaissa le Passy cossu de son enfance pour un miteux deux-pièces, un rien tue-l'amour, il est vrai.

« **ET DIEU... CRÉA LA FEMME** », film culte dudit Vadim, révéla sa beauté du diable, au point de la voir frôler l'ex-communicare, verdict pré-expiatoire du vénérable « *Osservatore Romano* », le journal du Vatican. Sans doute fut-elle sauvée de la peine canonique suprême parce qu'elle avait encore la bague au doigt. Pas pour longtemps. Dans le film, elle échappe déjà à son mentor, attirant Jean-Louis Trintignant dans les filets de sa volupté et signant là les prémisses d'une future vie ponctuée de « Tu veux ou tu veux pas ? », une chanson baroque... qu'elle interprétera d'ailleurs.

**SA VIE, SES HOMMES... QUEL ROMAN ?** Nous les avons tous connus (ou presque). Jacques Charrier d'abord, le père de Nicolas, leur fils, né une nuit d'hiver dans un appartement assiégé par les paparazzis. Les plus célèbres, côté « people » : Sami Frey, Sacha Distel, Gunter Sachs, Bob Zagury... Comme le confie Roger Vadim, page 76, dans un texte bouleversant, écrit à l'aube de ses 50 ans : « J'ai connu ses amants, ses maris, ses amis. Elle se retrouvait amoureuse de deux hommes à la fois, souffrant de devoir choisir entre l'un et l'autre. » Et de s'interroger : « Pourquoi, chérie des dieux, a-t-elle si souvent pleuré et flirté cent fois avec la mort ? » L'épitaphe amoureuse de Gainsbourg résume tout : « Quand Brigitte m'a quitté, c'est comme si l'on m'avait arraché le cœur avec les dents. »

**ALORS, BRIGITTE CRÉA SAINT-TROPEZ.** Ses plus belles fêtes et nos plus grandes photos, tous ses anniversaires, ou presque, ont pour cadre la Madrague, modeste maison de pêcheurs, campée les pieds dans l'eau, revisitée par ses soins. Enfer et paradis ! Si la baie des Canoubiers lui apporta tant de bonheurs, elle y fut épée par des hordes de vacanciers sans scrupule et des bateleurs sans vergogne, traquant leur proie pour un cliché sauvage.

**ET LES ANIMAUX DANS TOUT ÇA ?** Son vrai refuge. La célébrité l'étoffait, la paniquait. Alors elle s'y consacra corps et biens, quittant studios et tapis rouges pour de bon. Elle n'avait que 39 ans et 45 films au compteur. Elle courut sur tous les terrains, y compris sur la banquise, lâchant parfois des imprécations malheureuses pour dénoncer la maltraitance. Sans relâche, elle sonna à la porte de TOUS les présidents de la République – parfois en vain. Mais, le combat continue ! ■



Par OLIVIER ROYANT

À la une du n° 99 de Paris Match, en février 1951, sourit une adorable ingénue, une adolescente qui n'a encore tourné aucun film. On ne découvre son nom qu'en page 36, sous les recettes de cocktails végétaux données par le nutritionniste Gayelord Hauser : «Le teint de jeune fille de notre couverture est celui de Brigitte Bardot, 16 ans.» Inconnu mais lumineux, bouleversant de fraîcheur et de beauté, son visage est un symbole. Celui de la jeunesse de France qui, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, regarde l'avenir avec un mélange de candeur et d'effronterie. Bonne pioche ! Devenue l'amoureuse d'un de nos reporters, Roger Vadim, Brigitte Bardot sera bientôt la «petite fiancée» de Paris Match tout entier. Notre journal la suivra pas à pas dans son ascension vers la célébrité, et jamais elle n'oubliera ce compagnonnage affectueux : c'est pour Match qu'elle fera ses plus belles photos, c'est à Match qu'elle accordera ses meilleures interviews.

Comment lui en vouloir de ses boudoiries ? La moue lui sied si bien ! Aussi, malgré quelques chamailleries, quelques différends, demeura-t-elle toujours notre fétiche : en sept décennies, elle ne figuera pas moins de 42 fois en couverture, plus que n'importe quelle autre actrice française ou étrangère. Placée sous le signe d'une indéfectible fidélité, l'histoire de Match et Bardot est bien davantage qu'une banale histoire d'amitié : c'est une histoire d'amour, avec tous les tiraillements, tous les déchirements et, surtout, tous les bonheurs intenses qu'elle peut impliquer...

Jamais notre tendresse et notre confiance ne lui seront mesurées. Nous soutiendrons inconditionnellement ses choix sentimentaux, ses foucades, ses chemins de vie et même, parfois, ses errements. Quand les tartuffes se scandalisent de la franchise de ses meurs, nous applaudirons leur insolente modérément. Quand, en 1973, au faite de sa célébrité, elle décidera au grand dam de ses admirateurs d'abandonner le cinéma, nous défendrons son droit à la simplicité, à la sérenité, à la liberté. Son droit, tout simplement, d'être à sa guise une femme comme une autre. Quand elle partira en guerre contre la maltraitance des animaux, nous serons à ses côtés et l'aiderons de toutes nos forces dans son combat généreux. Et quand elle prendra publiquement des options politiques qu'il nous sera impossible d'approuver sans réserve, nous nous garderons de nous mêler au chœur haineux de ses contemporains : nous lui laisserons la parole afin qu'elle s'explique et donne la raison, fût-elle déraisonnable, de ses prises de position. Nous l'aimons trop pour ne pas lui garder intacts notre confiance et notre attachement. Rien ni personne ne saurait ternir l'éblouissement que nous continuons de ressentir devant celle qui, à nos yeux, reste pour l'éternité le plus diabolotin des anges et le plus angélique des diabolotins.

Le temps ne fait rien à l'affaire. Inaltérables, indémiables, le charme et l'éclat de Brigitte appartiennent à la légende. Sur toute la planète, ses initiales B.B. sont définitivement synonymes de grâce malicieuse et de sex-appeal. Quoi qu'elle fasse, quoi qu'elle dise, quoi qu'elle devienne, quoi qu'elle revendique, elle est à tout jamais la petite fiancée de Paris Match. ■

# Brigitte et Paris Match

---

## Une histoire d'amour



Mexique, février 1965. Jour de repos pendant le tournage de « Viva María ! », de Louis Malle. Notre photographe l'immortalise, façon autoportrait, dans sa maison de Cuernavaca.

Photo GÉRARD GÉRY



Mai 1952, dans la propriété de ses grands-parents, à Louveciennes. A 17 ans, «Bri-Bri» veut prendre son envol, mais sa mère veille toujours au grain. Taty, revendique une éducation sévère et guindée pour sa fille. Vouvoiement et punitions sont de rigueur. Elle ne se doute pas que cette stricte discipline, loin de maintenir Brigitte dans le «droit chemin», va exacerber son désir d'indépendance.

# Une jeune fille de bonne famille

Elle a grandi rue de la Pompe, dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement de Paris, au sein d'une famille dite bourgeoise. Le clan Bardot se retrouve le week-end dans la maison de campagne de Louveciennes : «Pilou» (Louis), le père, «Taty» (Anne-Marie), la mère, «Mijanou» (Marie-Jeanne) la petite sœur, et «le Boum», le grand-père. Sans oublier la chienne Youky.



Face à l'objectif de son père, elle fend la carapace. Industriel aisé, le très strict Pilou filme sa fille depuis qu'elle est toute petite avec sa caméra 8 mm. Mais si Brigitte a appris très tôt à maîtriser son image, c'est déjà aux animaux qu'elle veut offrir le premier rôle, comme à Oscar, sa tortue.





## ELLE RÊVAIT D'ÊTRE DANSEUSE ÉTOILE

Comme il est d'usage pour les filles de son milieu, Brigitte pratique la danse classique. A 15 ans, elle intègre le Conservatoire national. Deux ans plus tard, en 1952, l'adolescente encore brune reçoit *Paris Match* dans sa chambre, au domicile familial de la rue de la Pompe. « Cette jeune fille sera célèbre cette année », prédit alors notre reportage. C'est aussi l'année où elle se mariera. A elle la liberté !



## L'ART DU PORTÉ

Et un, et deux, et trois...  
Brigitte n'a pas oublié ses cours du Conservatoire, où elle décrocha un premier accessit. En décembre 1958, elle répète inlassablement avec le danseur étoile de l'Opéra de Paris Michel Renault pour le ballet «Sylvie» qu'elle doit interpréter à la télévision.

Photo LUC FOURNOL



**ELLE FAIT  
CORPS AVEC LA  
MUSIQUE**

Il n'y a pas que la barre au sol et les pointes... Brigitte sait vibrer ou rythme de toutes les musiques: mambo, cha-cha-cha et même flamenco ! En avril 1958, elle prend des cours pour éblouir tout Séville dans « La femme et le pantin », de Julien Duvivier.

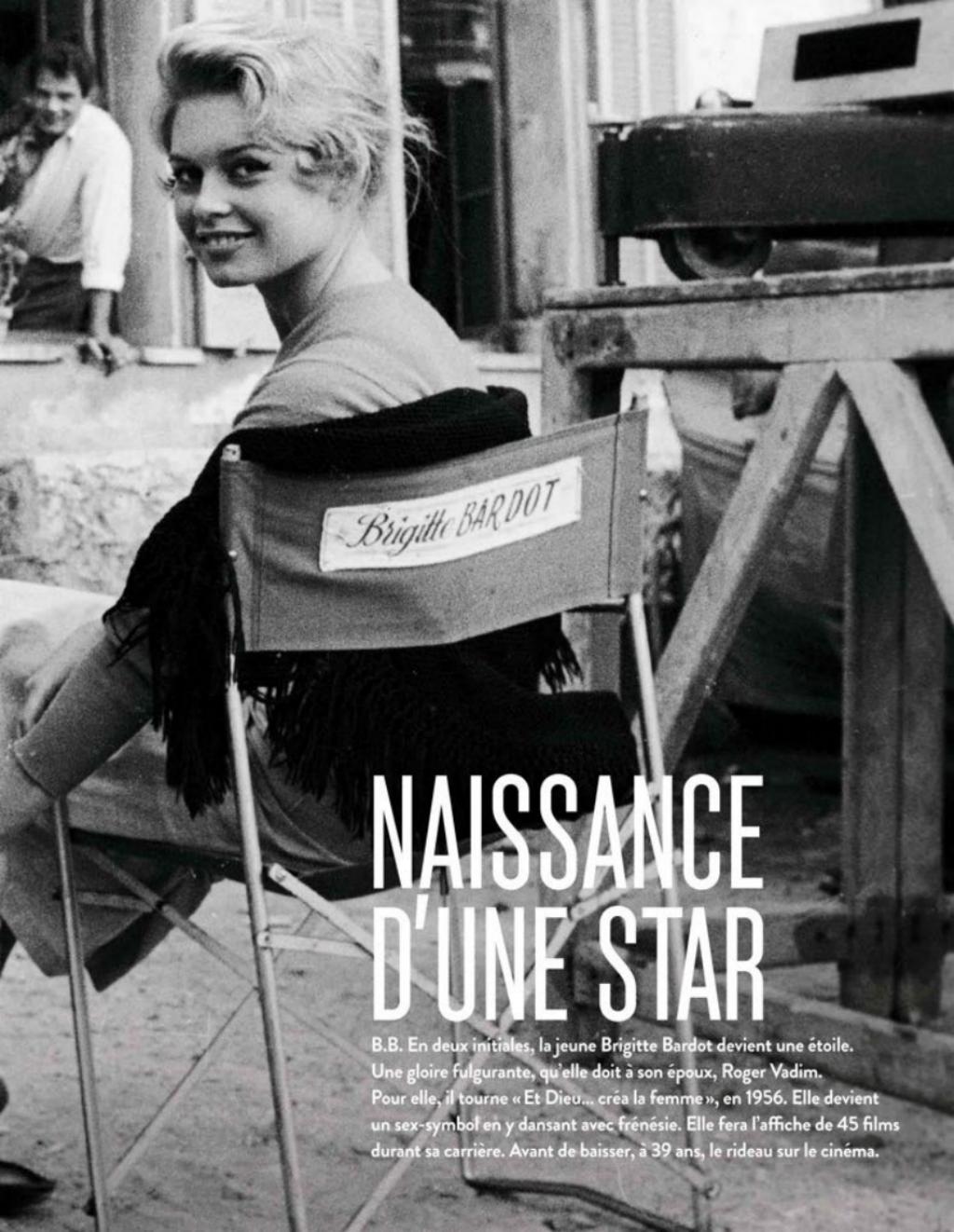
Photo WILLY RIZZO

## ET VADIM... PROPULSA LA NOUVELLE EVE

Mai 1956, quartier de la Ponche, dans le vieux Saint-Tropez, le réalisateur et l'actrice, mari et femme, démarrent le film de leur vie : « Et Dieu... créa la femme ». A la fenêtre : Christian Marquand, le partenaire de Brigitte.

Photo MICHOU SIMON





# NAISSANCE D'UNE STAR

B.B. En deux initiales, la jeune Brigitte Bardot devient une étoile. Une gloire fulgurante, qu'elle doit à son époux, Roger Vadim. Pour elle, il tourne « Et Dieu... crée la femme », en 1956. Elle devient un sex-symbol en y dansant avec frénésie. Elle fera l'affiche de 45 films durant sa carrière. Avant de baisser, à 39 ans, le rideau sur le cinéma.

*Souple et féline, Brigitte doit cette grâce à la danse classique qu'elle pratiquait depuis l'enfance.*



*Connes, 1955. Deux Brigitte copinent à la terrasse d'un glacier. La plus jeune, Brigitte Fossey, n'a que 8 ans, mais elle a joué dans « Jeux interdits », de René Clément, trois ans plus tôt. La plus grande, Brigitte Bardot, a tout juste 20 ans. Elle vient de tourner « Futures vedettes », de Marc Allégret, ou titre prémonitoire.*



*1952. Bourvil fait la connaissance de la collection de peluches de sa jeune partenaire du « Trou normand », de Jean Boyer. « Il jouait à merveille les « cons », alors qu'il était l'intelligence et la délicatesse mêmes », dira B.B. de lui.*



## CANNES 1953 OU L'ÉCLOSION D'UNE STARLETTE

Sur la Croisette, personne ne la connaît encore. En 1953, Brigitte est venue pour accompagner Roger Vadim, notre envoyé spécial. Et sur la plage du Carlton, elle monopolise déjà toutes les attentions, notamment celle de Kirk Douglas, fort occupé à lui tresser les cheveux.

Photo MICHOU SIMON





«VIVA MARIA!»  
AVEC JEANNE MOREAU,  
LOUIS MALLE RÉUNIT  
L'EAU ET LE FEU

En 1965, à Cuernavaca, au Mexique, sur  
le tournage de «Viva Maria!», Bardot et Moreau  
jouent « gros et serré ». Les deux têtes d'affiche  
du film de Louis Malle sont aussi rivales.

Plus tard, Brigitte expliquera : «Elle était ce que je  
n'étais pas et j'étais ce qu'elle n'était pas.»

Photo GÉRARD GÉRY





## « LA VÉRITÉ » ENTRE DEUX GIFLES, CLOUZOT BAISSE LA GARDE

En 1960, un instant de complicité avec le cinéaste Henri-Georges Clouzot sur le tournage mouvementé de « La vérité », en Italie, qui Brigitte achèvera épisodiquement et nerveusement. Plus de trente ans après, elle avouera : « Si il doit rester une seule trace de mon passage sur les écrans, je souhaite que ce soit dans ce film où, pendant et après, j'ai conscience d'avoir été une vraie comédienne. »

Photo PAUL APOTEKER

# En un film, la nymphe se fait icône

Par JEAN-PIERRE BOUYXOU

**S**i incroyable que cela paraisse, Brigitte Bardot n'a jamais tourné son premier film. Ça se passe au printemps 1949, elle n'avait pas 15 ans. Apprentie danseuse et mannequin occasionnel dans des défilés de prêt-à-porter « junior », elle avait déjà eu sa photo dans un numéro de « Jardin des modes ». Puis une deuxième était parue en couverture d'un autre magazine féminin, « Elle », attirant l'attention d'un cinéaste alors fameux, Yves Allégret. Et c'est là que tout, pour elle, avait failli commencer...

Allégret, en effet, cherche une actrice débutante pour son prochain film, « Les lauriers sont coupés ». Malgré les réticences de ses parents, qui se méfient de la réputation sulfureuse des meilleurs cinématographiques, l'adolescente tourne un bout d'essai aux côtés de Daniel Gelin. Test non concluant. Allégret a beau la trouver merveilleusement jolie, il lui reproche un défaut rédhibitoire : sa voix, ou plus exactement sa diction. Elle parle faux, estime-t-il. Elle n'aura donc pas le rôle et, finalement, le film ne se fera jamais. Brigitte a loupé son entrée dans le cinéma. Sa carrière est brisée avant même d'avoir commencé.

Mais l'assistant d'Allégret, un jeune loup de 21 ans nommé Roger Vadim, ne l'entend pas de cette oreille. Amoureux de la demoiselle, il s'obstine à lui trouver toutes les qualités du monde. Non, elle ne parle pas faux : elle parle Bardot, tout simplement. C'est-à-dire qu'elle parle devant la caméra comme dans la vie, avec le même phrasé très particulier, certes, mais parfaitement naturel, en rupture avec le ton plus ou moins théâtral de la quasi-totalité des actrices de l'époque. Bien décidé à faire d'elle une célébrité, il l'envoie au cours Simon apprendre les rudiments de l'art dramatique.

C'est là que la recrute un cinéaste chevronné, Jean Boyer, qui a besoin d'une jeune fille pour servir de faire-valoir à Bourvil dans « Le trou normand ». Peu inspiré par cette comédie à gros

sabots, Boyer ne peut guère mettre en valeur l'exquise néophyte dont, pourtant, il pressent les riches potentialités. Sitôt le tournage terminé, il s'empresse de la recommander à son confrère Willy Rozier, en quête d'une interprète à la fois virginal et sexy pour un petit polar fauché et vaguement leste dont le titre dit tout : « Manina, la fille sans voiles ». Dès sa deuxième apparition à l'écran, voici donc Brigitte hissée vers les sommets. Le film entier, dont elle tient le rôle principal en n'étant vêtue la plupart du temps que d'un minuscule bikini noir, repose sur ses gracieuses épaules. Tant pis s'il s'agit d'un nanar sans importance, dont elle vivra d'ailleurs le tournage comme un cauchemar. Le public ne s'y trompe pas : « Manina » totalisera 1,12 million d'entrées en France, un score que pourraient lui envier nombre de productions beaucoup plus dispendieuses.

Inconnu jusqu'alors, le nom de Bardot, mentionné en mèmères caractères que celui de ses partenaires sur la première version de l'affiche, en 1952, s'inscrit au-dessus du titre, en grandes lettres, sur les tirages suivants. Elle n'est pas encore une véritable vedette, mais elle est déjà lancée. Et, à 18 ans, déjà scandaleuse : des prêtres, choqués, organisent des campagnes de laceration de l'affiche. Avant même la sortie du film, le père de Brigitte — qui est toujours mineure — a par ailleurs intenté un procès aux producteurs, exigeant que soient coupés quelques plans trop déshabillés. On croira longtemps à une opération publicitaire, mais les plans en question ont bel et bien été tournés : ils finiront par être réinsérés dans les copies éditées beaucoup plus tard en vidéo. On y aperçoit Brigitte se faisant dorer sur un rocher, les seins insolument nus, puis entrer dans l'eau les fesses à l'air. Quatre ans avant « Et Dieu... crée la femme », tout ce qui fera le mythe Bardot est déjà là : la nudité, le naturel, l'effronterie, mais aussi une certaine innocence naïve et touchante.

Nouveau coup d'éclat en 1956 avec « La lumière d'en face », de Georges Lacombe. Brigitte n'y dévoile que

Suite p. 21



**« LE MÉPRIS »  
GODART  
LA HISSE AU  
SOMMET**

Malgré les rares visites de son amoureux du moment, le beau Somi Frey et son vogue à l'âme, Brigitte, perruque noire sur la tête, donne le change en s'amusant avec Jean-Luc Godard sur le tournage du « Mépris », au printemps 1963 en Italie.

Photo Tazio SECCHIAROLI

fugitivement sa poitrine et sa chute de reins, mais avec tant de sensualité ingénue qu'un critique pudibond, François Truffaut, s'en étrangle d'indignation : « On a le droit de parler ici de pornographie et de s'interroger sur la complicité indulgente de la commission de censure », fulmine-t-il. Le film dépassera 2 millions d'entrées. Puis ce seront « Cette sacrée gamine », de Michel Boisrond (pas moins de 4 millions d'entrées), et « En effeuillant la marguerite », de Marc Allégret, sur un scénario de Vadim (3,3 millions d'entrées), où elle se montre en tenues suffisamment suggestives pour asseoir sa réputation d'actrice libre, débarrassée de vains préjugés. Ses fans – dont une forte proportion de femmes – se comptent désormais par centaines de milliers, conquis par sa capacité à se balader toute nue sans rien perdre de sa fraîcheur toute juvénile. Elle a pris goût à son métier de comédienne, qu'elle ne prisait guère au début, et améliore sans cesse son jeu. Elle s'amuse bien sur les plateaux, n'a peur de rien et impose sa griffe aux personnage, si inconsistant soient-ils, qu'elle incarne. Pour devenir une star à part entière, il ne lui manque plus qu'un rôle à sa mesure, qui sera à la fois une révélation et un scandale. Dès la même année 1956, ce sera chose faite avec « Et Dieu... crée la femme », le premier film de Vadim.

Celui-ci, devenu entre-temps son mari, lui apporte la gloire sur un rayon de soleil. Si « Et Dieu... crée la femme » fait mouche, il le doit moins à ses qualités intrinsèques (encore que Jean-Luc Godard louera avec enthousiasme sa modernité), ou même à l'audace de ses images (Brigitte ne s'y montre jamais nue, sinon en laissant caché l'essentiel), qu'à la justesse impertinente de son propos. Juliette, l'héroïne, n'est ni une oie blanche ni une grue. C'est simplement une fille de son temps, délivrée et sincère. Une fille libre, ivre de vie et avide de bonheur, qui n'accepte nulle autre loi que celle de son désir, de ses plaisirs. Vadim, malin, laisse à sa jeune épouse la bride sur le cou. Ce sont ses mots à elle qu'elle emploie, c'est son propre personnage qu'elle joue. Comment, dès lors, s'étonner de la voir aussi naturelle, aussi vraie ?

Brigitte Bardot est, en un film, devenue bien plus qu'une star : un mythe. Elle déchaîne les passions. Ceux qui l'aiment l'adulent, ceux qui ne l'aiment pas la haïssent. Pas de juste milieu. « Et Dieu... crée la femme » attirera 4 millions de spectateurs en France et sortira à l'étranger avec le même succès fracassant. Bardot est maintenant l'actrice la plus célèbre du monde. Les Américains en sont littéralement zinzins et lui offrent un pont d'or pour l'attirer à Hollywood. Elle refuse. Pas question d'aller tourner là-bas. Seul contrepoint contrariant pour elle, mais qui enchantera ses admirateurs, les raisons mêmes de sa gloire la contraignent désormais à apparaître nue dans une scène – au moins – de tous ses films. C'est ce que le public réclame, et l'on sait que le public, aux yeux des producteurs, a toujours raison. Elle devra patienter jusqu'en 1959 pour tourner enfin, selon ses souhaits, une gentille comédie qui pourront voir les enfants : « Babette s'en va-t-en guerre », de Christian-Jaque, à qui cette particularité vaudra un succès paradoxal (4,66 millions d'entrées).

En attendant, les triomphes s'enchaînent. En 1958, Brigitte est confrontée à Jean Gabin dans « En cas de malheur », de Claude Autant-Lara. On pensait que le vieux fauve, dubitatif à la perspective de donner la réplique à cette gourgandine « tout juste bonne à exhiber son cul », n'en ferait qu'une bouchée. C'est le contraire qui se produit : bluffé, il ne tarit pas d'éloges sur son talent. Car elle en a de toute évidence à revendre, et elle entend bien le prouver. L'occasion lui en est fournie par Clouzot qui, en 1960, lui offre le rôle principal de « La vérité ». Un rôle complexe, dur, où elle pourra exprimer sans limite ses dons de tragédienne. La vérité se doit d'être toute nue le temps d'une séquence ou deux, certes, mais Clouzot veut surtout qu'elle soit bouleversante. Pour B., comme tout le monde la surnomme à présent, le tournage n'est pas une partie de plaisir. Clouzot, réputé pour son intransigeance presque sadique, la rudoie. Un jour, pour obtenir qu'elle pleure, il va jusqu'à la gifler. Mal lui en a pris ! Devant l'équipe médusée, Brigitte lui retourne immédiatement sa baffe. Pour la première fois, une actrice se rebiffe contre la terreur des plateaux. Clouzot, dorénavant, aura pour son interprète le même respect qu'il exige d'elle. Le résultat sera heureux : « La vérité » séduira 5,7 millions de spectateurs. « C'est le seul film dont je sois fière », dira Brigitte en 1974, quand elle abandonnera le cinéma.

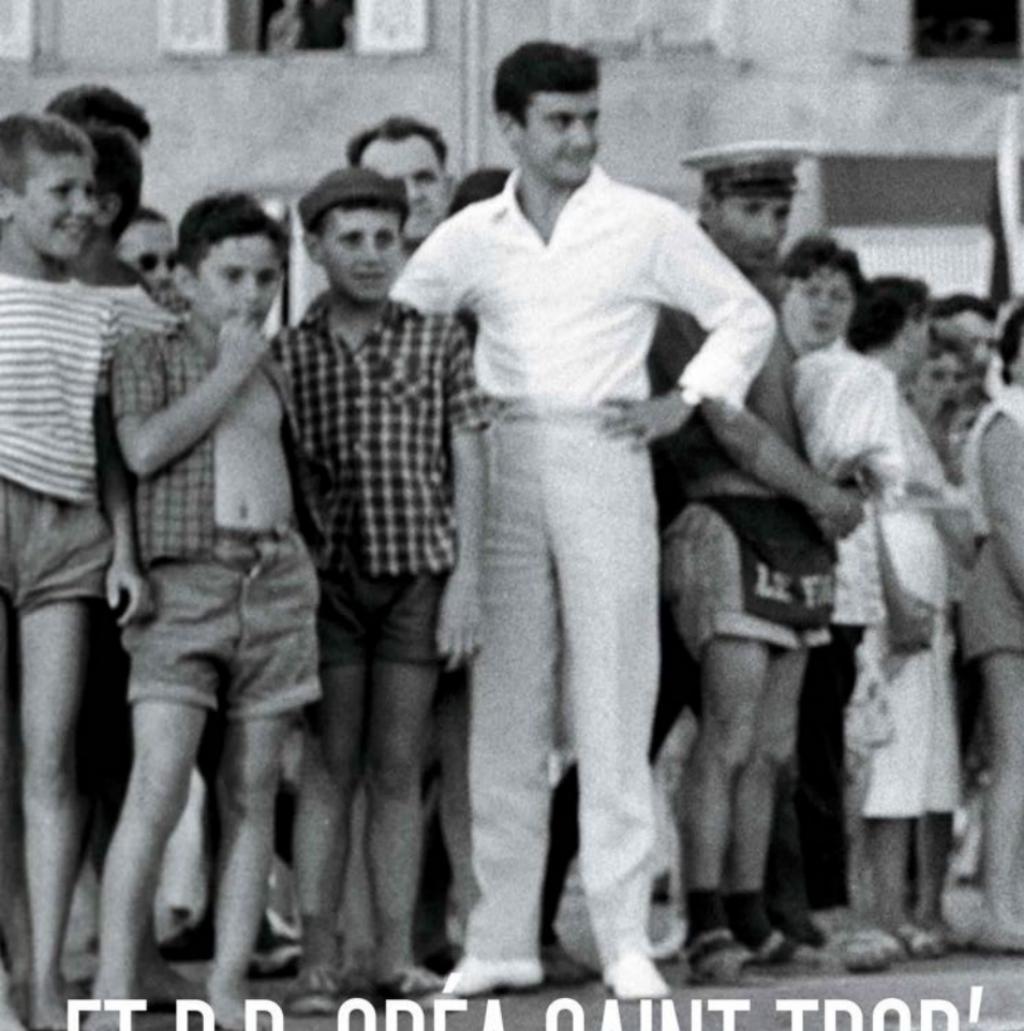
Sans doute est-ce, en tout cas, le point d'orgue artistique de sa carrière avec « Le mépris », de Jean-Luc Godard, en 1963. Le maître de la nouvelle vague, dont elle se défait, l'a amadouée par son art... de marcher sur les mains, le premier jour du tournage. Lui, de son côté, est impressionné par son statut de star. Il ne lui donne donc que très peu d'indications, la laissant construire son personnage à sa guise. Là encore, le résultat sera heureux au-delà de toute espérance : « Le mépris » est assurément le plus grand film de Brigitte. A la fin des prises de vue, pourtant, les distributeurs américains, qui financent l'affaire en sous-main, sont mécontents : il n'y a aucune scène avec Brigitte nue, et lui en imposent une. Godard et son actrice, dociles, re-

prènrent le chemin du studio. Et le cinéaste suisse se débarrasse de sa corvée en tournant une séquence qui, placée au début du film, restera l'un des plus beaux moments d'érotisme de toute l'histoire du cinéma : « Et mes seins, tu les aimes, mes seins ? Et mon cul, tu l'aimes ? » Inoubliable !

Sans être toujours négligeables, loin s'en faut (il y aura encore « Viva Maria ! », de Louis Malle, en 1965, et, dans une moindre mesure, « Boulevard du rhum », de Robert Enrico, en 1971), les autres films de Bardot n'atteindront plus ce degré d'intensité. Des titres comme « Une ravissante idiote », « L'ours et la poupee », « Les pétroleuses » ou « Colinot Troussse-Chemise » n'ajouteront pas grand-chose à sa gloire. Rien de surprenant, donc, à ce qu'elle ait fini par se lasser, et par détester ce métier qu'elle avait pourtant appris à aimer. D'une certaine manière, ce n'est pas Brigitte Bardot qui a abandonné le cinéma. C'est le cinéma qui n'a pas su la retenir. On n'en finira jamais de le regretter. ■

Jean-Pierre Bouyou

# LE PREMIER JOUR DU TOURNAGE, LE MAÎTRE DE LA NOUVELLE VAGUE L'AMADOUE PAR SON ART... DE MARCHER SUR LES MAINS



# ET B.B. CRÉA SAINT-TROP'

Il y a soixante ans, Brigitte achetait la Madrague. Sa signature valait sceau de fidélité et d'amour. Le petit port provençal devient son village d'adoption. Sans le vouloir, la nouvelle star à l'érotisme sans fard y fera éclore la station balnéaire de la jet-set.

**SON SEX-APPEAL:  
PIEDS NUS, NI BIJOUX  
NI MAQUILLAGE**

*Jullet 1958. Devant la naïade aux cheveux d'or, le foule  
croit retrouver la sulfureuse Juliette d'*«Et Dieu... créa la  
femme»*. Le film de Vadim, sorti deux ans plus tôt, a scellé  
l'osmose Bardot-Saint-Tropez, en même temps qu'il faisait  
souffler un vent révolutionnaire sur les bonnes mœurs.*

*Quel plus bel écrin que les plages éclaboussées de soleil du  
port varois pour magnifier la scandaleuse épiqueurienne ?*

PHOTO WILLY RIZZO





AU MOINDRE DE  
SES PAS, ELLE  
PROVOQUE LA RUÉE  
DES ADMIRATEURS

Mini-short en vichy rose, cabas en osier. Sa maison est à l'image de la Madrague, la maison qu'elle vient d'acquérir : simple mais sexy.

Une modeste demeure de pêcheur, sans eau courante ni électricité, mais en bord de mer. Et un Rio pour s'échapper sur les flots cristallins, au large. Saint-Trop est encore ce village préservé que Brigitte a connu adolescente, lorsqu'elle y venait en vacances avec ses parents.

Photo WILLY RIZZO



Le mythe Bardot est en marche... rapide, en cet été 1958. Invitée par l'équipage de l'escorteur « Le Basque », B.B. et son amoureux, Sacha Distel, s'élancent vers leur rendez-vous sur le bâtiment de la marine nationale. Mais leur arrivée ne passe pas inaperçue auprès des curieux, déjà le doigt sur le déclencheur. Brigitte court moins vite que son phénomène médiatique. Qui la dépassera bientôt.



La rançon de la gloire est chère payée. Même prendre un verre en terrasse avec son ami Claude Bolling n'est possible que sous le regard de dizaines de badauds fascinés. Elle se sent entravée comme les animaux en cage dont elle dénoncera inlassablement le sort. Heureusement, la nuit, tous les chats sont gris. Chaque soir et jusqu'au petit matin sur le port, Saint-Tropez est une fête dont elle est la reine.

Photo: WILLY RIZZO



## « MA MAISON, C'EST MA VIE »

En août 1965, Brigitte pose en toute simplicité devant la Madrague, un ancien hangar à bateaux, qu'elle a acheté sur les conseils de sa mère pour le transformer en habitation, et décoré aux couleurs de la Provence.

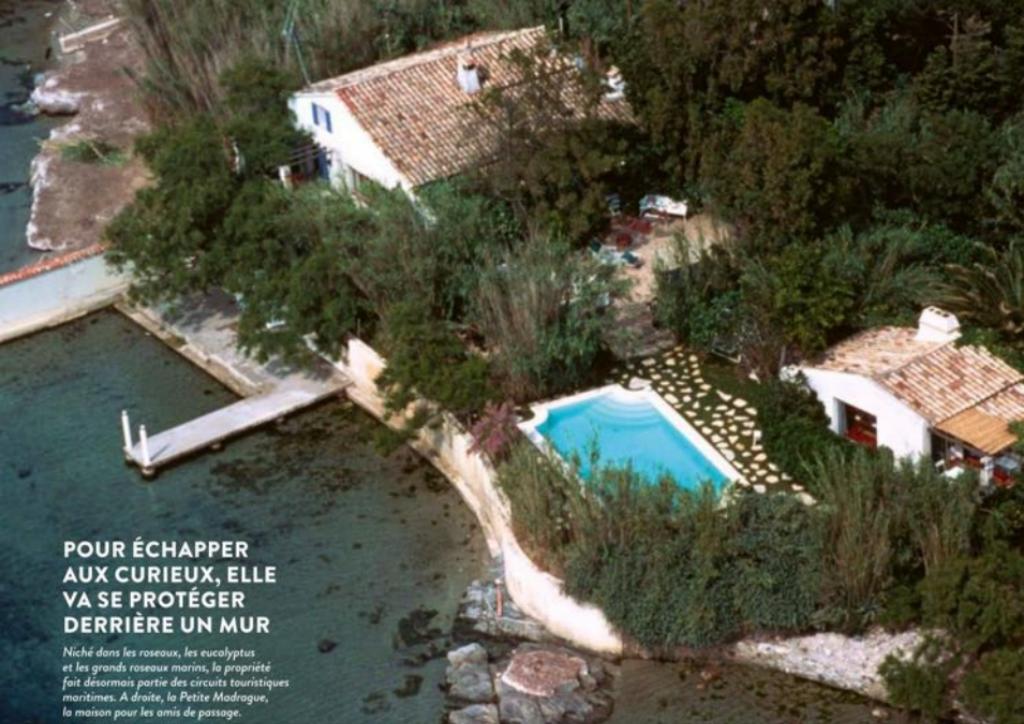
Photo JICKY DUSSART

# BIENVENUE À LA MADRAGUE

Il y a quelque soixante ans, Brigitte achetait une petite maison de pêcheur, à laquelle elle a donné un éclat allant de pair avec la légende du Saint-Tropez de la dolce vita. Son Saint-Tropez. Ce refuge, les pieds dans l'eau, devient la cible des indiscrets et des paparazzis. Elle a fait don de sa propriété à sa fondation. Et quand son heure sonnera, elle souhaite y reposer. Ainsi s'est-elle confiée à Christian Brincourt, l'ami de toujours.

UNE INTERVIEW INÉDITE.





## POUR ÉCHAPPER AUX CURIEUX, ELLE VA SE PROTÉGÉR DERrière UN MUR

*Niché dans les roseaux, les eucalyptus et les grands roseaux marins, la propriété fait désormais partie des circuits touristiques maritimes. À droite, la Petite Madrague, la maison pour les amis de passage.*



*En 1976, Brigitte s'est assoupi, face au large, sous la garde de Pichonou et Nini, ses deux chiennes.*

Mobilier en rotin, coton blanc crocheted et toile de jute tressée. L'actrice a décoré son salon d'été dans un esprit bohème, chic et romantique.

Photo JICKY DUSSART





Monokini et lunettes de soleil : pour lézarder à fleur d'eau dans la baie des Canoubiers, on vit au plus près de l'état de nature.



Le ski nautique fait partie des plaisirs qu'offre la Méditerranée. Brigitte, aux commandes de son Riva, s'apprête à trotter son ami Jicky Dussart.

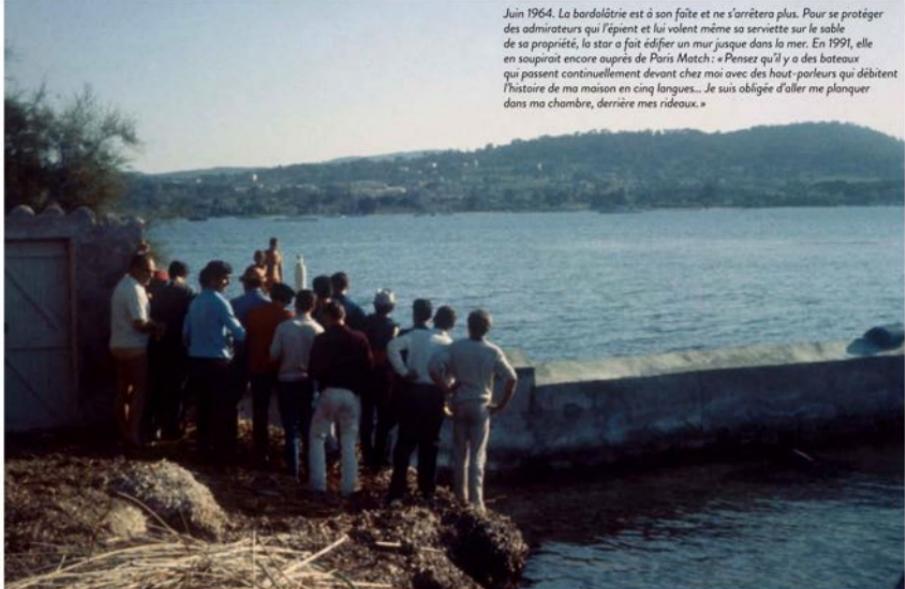
BAINS DE MER  
ET SKI NAUTIQUE  
POUR LA SIRÈNE  
DE LA BAIE

*Cette fille de bourgeois avait trouvé son coin de nature où réinventer la vie sauvage, à l'abri du monde. Mais, bientôt, avec 17 navettes de touristes par jour, même un simple bain de soleil deviendra impossible.*

Photo CHRISTIAN BRINCOURT



Jun 1964. La bardolâtrie est à son faîte et ne s'arrêtera plus. Pour se protéger des admirateurs qui l'épient et lui volent même sa serviette sur le sable de sa propriété, la star a fait édifier un mur jusqu'à la mer. En 1991, elle en soupirait encore auprès de *Paris Match*: « Pensez qu'il y a des bateaux qui passent continuellement devant chez moi avec des haut-parleurs qui débitent l'histoire de ma maison en cinq langues... Je suis obligée d'aller me planquer dans ma chambre, derrière mes rideaux. »



## UNE CITADELLE ASSIÉGÉE

*La vie à la Madrague ressemble souvent à une partie de cache-cache avec les touristes et les télespectateurs fousseurs. Ironiquement, le refuge du plus grand sex-symbol français sera un jour ouvert à tous les visiteurs. Après en avoir fait don à sa fondation en 1992, Brigitte a décidé qu'il deviendrait un musée après sa mort.*



# « La Madrague a tout connu: mes fêtes, mes amours, mes amis, mes emmerdes »

Interview CHRISTIAN BRINCOURT

Paris Match. Entre nous, peut-on dire que le Saint-Tropez de tes 20 ans est à des années-lumière de toi, désormais ?

**Brigitte Bardot.** Mon Saint-Tropez est mort et moi... Je ne vais pas tarder ! [Rires.] Ce village que j'ai adoré est devenu une gigantesque boutique de luxe pour milliardaires. J'ai eu la chance de découvrir un petit port ravissant d'un charme fou. Aujourd'hui, je n'y mettais plus les pieds.

Comment ressentais-tu ce charme ?

J'étais jeune. Autour de moi s'est façonnée une chaîne de vrais copains. Chaque soir, chaque nuit, on y croisait des célébrités en toute décontraction : des têtes couronnées, des comédiens admirés mais d'une grande simplicité, comme Steve McQueen, un futur président de la République [Georges Pompidou], Françoise Sagan, à peine âgée de 18 ans, au lendemain même de la publication de son roman "Bonjour tristesse". Et tant d'autres...

**Tu y as débarqué enfant...**

C'était au tout début des années 1950. Mes parents y possédaient déjà une petite maison sur les hauteurs, baptisée la Miséricorde. Lorsque la célébrité m'a rattrapée, ils en ont acquis une autre : la Pierre, plantée au milieu des vignes, non loin de la Madrague. Je les revois s'affairant pour les vendanges... Ils fournissaient la coopérative du coin. Nous buvions le vin de mes parents ; je dois avouer que cette piquette me procurait des maux d'estomac. [Rires.]

**Très vite, tu y as pris tes habitudes, Saint-Tropez est devenu "Saint-Trop" pour initiés blasés et novices éblouis ; tu l'as jalonné de points d'ancre...**

Oui, d'abord Le Café des Arts avec Georges Bain au comptoir et le rituel du dernier verre chez Henri Guérin, dit "le Gorille", dans son bistro sur le port. Sans oublier les rendez-vous que Jean-Marie Rivière nous donnait place des Lices où il improvisait de formidables spectacles. Je pense souvent à eux, de vrais amis, tous morts !

**L'osmose entre Bardot et ce lieu remonte à 1956, à l'époque du tournage d'"Et Dieu... crée la femme".**

Jamais tournage ne fut plus sympa. J'étais mariée avec Roger [Vadim], le réalisateur. Il veillait à ne pas m'imposer de re-commencer les scènes plus de deux fois.

**L'acteur qui te donnait la réplique était Curd Jürgens.**



Attention spéciale de « Bri » pour son ami « la Brinque », alias Christian Brincourt. En fouillant dans ses archives personnelles, elle a retrouvé cette photo, qu'elle lui a offerte pour ses 70 ans.



Pièce essentielle de la maison : le salon qui surplombe la baie des Canoubiers.

Une immense vedette internationale, alors. Et un gentleman, un seigneur même : après avoir assisté à la première projection privée, il a eu l'élégance de faire passer mon nom avant le sien à l'affiche. Ce geste a permis d'ouvrir bien des portes à Vadim et au producteur Raoul Lévy. Sans Curd Jürgens, j'aurais peut-être suivi un parcours différent.

**Dans ce film, qui a acquis une renommée universelle, une scène a interpellé tous les spectateurs : celle de la danse où tu déchaines devant Jean-Louis Trintignant.**

Cette scène n'est pas venue n'importe comment. Elle est née dans la tête de Vadim, un an plus tôt, lors du Festival de Cannes. Les fêtes s'enchâinaient, magiques, un rien folles. Un soir, tandis que l'orchestre nous enivrait d'un sexy cha-cha-cha, je me suis lancée sur la piste, seule, pieds nus, libre, irritante pour les femmes, excitante pour les hommes. Mes hanches roulant, tanguant. Je mimais l'amour au rythme des tam-tams. J'avais si chaud que, dans un élan irréfléchi, je me suis aspergée de champagne, sur les épaules, la poitrine, les cuisses. Vadim et Raoul Lévy ne me lâchaient pas des yeux, stupéfaits. C'est ce soir-là que Vadim décida d'ajouter une danse improvisée à son scénario. Cette séquence a choqué, car c'était du jamais-vu à l'époque.

**Époue ou tu as acheté la Madrague... Raconte.**

C'était le 15 mai 1958. Je m'en souviens comme si c'était hier. Maman était à Saint-Tropez, moi à Paris. Elle me téléphonait, comme chaque jour, et m'annonçait, d'un ton enjoué : « Ça y est, j'ai enfin trouvé ta future maison, viens vite. » Je descendais dans le Sud aussitôt et je tombais sous le charme de cette petite demeure de pêcheur donnant sur la baie des Canoubiers, les pieds dans l'eau. Un véritable coup de cœur. D'accord, il n'y avait ni eau courante, ni électricité et quand le puits était à sec, le mieux était d'aller se laver dans la mer. J'ai tout de suite vu ce qu'il était possible d'en faire : la décorer aux couleurs de la Provence, aménager des poutres, poser des tomettes, y placer une cheminée, construire une piscine à l'abri des curieux, derrière les grands roseaux.

**Vu l'emplacement, tu ne devais pas être la seule à la convoiter...**

J'ai fait vite : son prix de vente était fixé à 27 millions d'anciens francs, soit, aujourd'hui, celui d'un simple parking ! J'étais

sur le tournage de « La femme et le pantin ». Mon seul jour de liberté tombait le dimanche. Conscient de mon embarras et pour mes beaux yeux [rires], le notaire a accepté d'ouvrir exceptionnellement son étude ce jour-là.

**Comment s'est passé ton premier été sur place ?**

Je nageais tous les jours et je faisais du ski nautique. Plus tard, j'ai piloté un Riva, ce sublime canot rapide en bois inspiré des Chris-Craft américains. Je montais des pique-niques pour les copains que nous chargeions sur le ponton.

**La Madrague a aussi été le théâtre de nombreuses fêtes...**

Entre autres, celle du 7 juillet 1968. J'étais encore mariée avec Gunter Sachs. Notre couple affrontait quelques turbulences. Avec la complicité de quatre copines, j'ai voulu lui montrer qu'avec ou sans lui je continuerais à vivre ma vie. Pour bien lui prouver mon indépendance, j'ai organisé une grande fête costumée. J'ai lancé 500 invitations. Le jardin était transformé en guinguette. Le champagne coulait à flots. Darryl Zanuck, le producteur américain, parodia un milliardaire de Hollywood à gros cigare, Eddie Barclay s'était déguisé en Tsigane, Michèle Mercier campait son rôle de marquise des anges. A chacun son déguisement et la nuit blanche garantie. Vu l'état du jardin à 7 heures du matin, je me suis juré de ne plus recommencer.

**La rançon de la gloire, c'est aussi la folle curiosité que ta maison a éveillée.**

Le pire, c'est la rotation des vedettes à touristes : jusqu'à dix-sept par jour ! Des sonos en plusieurs langues, en anglais, en allemand, parfois même en japonais, hurlent devant mon ponton : « Face à vous, la maison de Brigitte Bardot qui se dissimule derrière les roseaux. En vous penchant bien vous pourrez peut-être la voir et la prendre en photo. » C'est intolérable, cruel, indécent. J'ai râlé auprès du maire. En vain. Et c'est pareil, parfois, du côté de la Garrigue, mon autre maison, pourtant plus éloignée dans les collines, là où se trouvent mes animaux de ferme. Il y a peu, mon mari a croisé une vingtaine de motards chevauchant des Harley-Davidson, comme pour espérer voir ressurgir devant la grille la Bardot de la chanson de Gainsbourg... Tu vois, la « bar-dolâtrie » continue. Mais, p... de bonsoir, j'aimerais que l'on me fiche la paix, que l'on m'oublie un peu !

**Tant d'années plus tard, avec le recul, comment** Suite p. 36

**définirais-tu la Madrague ?**

Cette maison, c'est ma vie. Elle m'a abritée, protégée ; elle a tout connu, mes amours, mes chagrins, mes joies, mes amis, mes emmerdes. Nous vivons ensemble depuis soixante ans ! C'est ici que je veux finir ma vie.

**En sortant de la chambre d'amis, on doit enjamber quelque 80 petites tombes. Que sont-elles ?**

Tous les chiens et chats qui m'ont aimée reposent à la Madrague. C'est ma façon de les remercier pour l'amour qu'ils m'ont donné. Il y a aussi les cendres d'une jeune fille de 19 ans. Elle s'appelait Belinda et elle était atteinte d'une maladie incurable. Se sachant condamnée et voulant le reste de son existence à la défense des animaux, elle m'a écrit une lettre très émouvante. Ses derniers mots m'ont bouleversée. Elle terminait son court et poignant récit en me demandant de bien vouloir répandre ses cendres à la Madrague. Ce qui fut fait.

**Havre de fêtes, naguère, mais aussi havre de paix, la Madrague ne t'appartient plus : tu en as fait don à la Fondation Brigitte Bardot.**

J'en ai gardé l'usufuit, jusqu'à ma mort. En fait, j'habite désormais chez mes animaux... [Rires.] Je contribue financièrement à son entretien et au fonctionnement quotidien. En rédigeant mon testament, j'ai formulé un vœu : je souhaite que la Madrague devienne un musée pour que les gens, moyennant un petit droit d'entrée, puissent découvrir cette maison où j'ai vécu et qui a fait fantasmer trois générations... Ainsi, après moi, la fondation pourra-t-elle continuer d'exister.

**La mort nous guette tous, bien sûr. Y penses-tu souvent ?**

Comme tout le monde. Je voudrais éviter de reposer au petit cimetière marin de Saint-Tropez, auprès de mes parents et de Vadim, afin qu'on les laisse tranquilles, que l'on préserve leur sérénité. Je veux être à la Madrague, à l'abri des regards, au milieu de mes animaux tant aimés, d'un paysage exceptionnel, d'un cadre intime trop souvent espionné, mais qui m'a procuré les plus belles heures de ma vie.

**Une dernière question : Brigitte a-t-elle toujours été d'accord avec Bardot ?**

Toujours ! Je ne renie rien. Nous avons formé une belle équipe toutes les deux : Brigitte et Bardot. Je suis fière d'avoir été Brigitte Bardot. ■

Interview Christian Brincourt

*Avec sa chienne Nini, sur le ponton, à surveiller l'arrivée des poissons dans la baie.*



**« Je veux reposer ici, au milieu de mes animaux tant aimés »**



## **LES CENDRES DE LA JEUNE BELINDA AU MILIEU DU JARDIN DE MÉDITATION**

Quatre-vingts petites tombes fleuries font face à la chambre d'amis. Ce sont celles, explique B.B., de « tous les chiens et chats qui m'ont aimée ». Mais aussi la sépulture d'une jeune amie des animaux.

# Don Juan? C'est elle!

**« Si tous mes amants devaient poser avec moi, il me faudrait 40 couvertures ! » s'esclaffe Bardot quand Christian Brincourt lui présente le bouquet des unes de Match. A ses quatre mariages s'ajoutent romances et conquêtes d'un jour ou d'un soir. En femme libre !**

Par JEAN CAU

C'est une idée de Vadim. Une idée de diable slave aux yeux bridés et bleus, à la voix douce et qui jamais n'éclate – et qui rève et s'enfuit, parfois, au beau milieu du discours qu'il déroule ou qu'on lui tient. Facile à prendre, Vadim, mais difficile à tenir. Il est comme les anguilles. Tout son charme fameux est là. Et cette nonchalance inquiétante qui nie le temps parce que celui-ci est l'ennemi des rêveries qu'il s'effilochent et de l'imagination qui invente. Il est arrivé et il m'a dit que Don Juan, en 1972, était une femme ; et qu'il y avait là une idée autour de laquelle nous pourrions faire un film. Brigitte Bardot en serait l'héroïne. Eh bien, d'accord. Allons-y ! Don Juan ne sera plus un homme. De vrai, nous sommes en 1972.

Je ne sais pas si Vadim aime ou adore les femmes, mais je suis certain qu'il en a une intuition fascinante et fascinée. Il les regarde. Il les voit. Il les devine. Il les épouse, à tous les sens du mot, comme un animal épouse la nature qui l'environne. La femme, pour lui, est un élément. Durant toute la préparation et la durée du film, j'ai vu Vadim baigner littéralement dans Bardot. Il la présentait, la devinait, il en prenait – comme un pilote de vol à voile – les courants montants et descendants ; il en corrigeait les dérives. Elles étaient très belles à voir, ces noces du créateur et de la créature et du sculpteur avec la matière. Parfois il y avait des résistances et des défauts du marbre. Alors, l'artiste changeait de marteau et de ciseau et y allait à la lime et au poliross. Toujours tranquille. A ce degré, la nonchalance n'est plus qu'apparence. Elle est une patience et une imbrisable volonté. Il faut dire aussi que Vadim aime Bardot et la connaît comme personne au monde. Du coup, sous son regard, elle n'est plus dirigée mais modulée. Point d'ordres, point de cris, point d'exigences. Mais des touches légères ; des confiances, des rires et beaucoup d'amicale tendresse.

Il est évident que personne en France, sauf Bardot, ne pouvait être Don Juan. En effet, et tant qu'à renverser les rôles en faisant de celui-ci une femme, il fallait que l'héroïne soit le plus femme possible. Et qui l'est plus que Brigitte Bardot, avec sa beauté, sa bouche, ses dents, ses yeux, son cou, sa démarche – et le reste ? Qui

plus qu'elle traîne après soi pareil sillage de mythe au milieu duquel ont d'ailleurs barboté des psychologues, des sociologues, des philosophes, des écrivains et dix et cent de nos meilleures plumes ?

Si Don Juan jusqu'à ce jour avait donc été un prototype masculin, il fallait que son avatar féminin 1972 fût, inversé, le prototype de la femme. Id est : Brigitte Bardot.

Que fait-elle dans ce film ?

Elle séduit, tout simplement, mais non point par fuites, ruses, dérobades et ondulations. Elle attaque. Elle va droit vers la proie. Elle la désigne, la choisit et, le regard froid et droit, elle fonce. Les rôles sont renversés. Ce n'est plus la femme qui se dérobe ou s'affole : c'est l'homme.

Il est vrai qu'il y a de ça dans les mœurs de notre temps.

Il est vrai aussi peut-être que Don Juan n'est plus que ce qu'il avait toujours été : une femme. Comme si les hommes n'avaient inventé ce mythe que pour brouiller les pistes, autrefois, par naïve vantardise et par habile transfert. Mais Vadim est venu qui a estimé, le siècle aidant, qu'il était grand temps de dire la vérité.

Sur son passage, Brigitte séduit tout : hommes, femmes et même un prêtre. Et même un jeune homme qui l'aimait et qui en meurt. Elle fonce et elle flambe. Elle en mourra aussi. Homme ou femme, Don Juan, tôt ou tard, a rendez-vous avec le Commandeur, même en 1972, parce qu'il n'est pas raisonnable de toujours séduire et de ne jamais aimer. En tout cas, de broncher, comme devait une inacceptable défaite, devant l'aveu de l'amour.

Je suis évidemment juge et partie dans ce film, mais je n'hésite pas à dire pourtant que c'est là le plus beau de tous les films de Vadim. Il inventa, dans « Et Dieu... créa la femme », le mythe Bardot. Quinze ans après, à travers les somptuosités d'un véritable opéra baroque aux images d'un luxe fou, il détruit Brigitte. Il lui greffe une âme d'homme, en dernière expérience amoureuse et sadique, et elle en meurt. A cet égard, entre Roger Bardot et Brigitte Vadim, Don Juan est l'histoire d'un amour et d'un meurtre. C'est maintenant à Brigitte de renaitre. Ce sera facile. Elle est un phénix. ■



## QUAND UN HOMME L'ATTIRE, RIEN NE L'ARRÈTE

Mai 1957. La féline lolita hypnotise le Leica de notre photographe Jack Garofalo. Cette année-là, la sirène à la flamboyante crinière a décidé de boudoir le Festival de Cannes. Journalistes et photographes se ruent donc à la B.B. Party qu'elle a organisée à Nice, en marge de la Croisette. Brigitte ne vient pas aux hommes, ce sont eux qui viennent à elle.

Photo JACK GAROFALO





**«AU FOND, JE  
TRAITAISS VADIM  
PLUS EN COPAIN  
QU'EN MARI»**

Mai 1956, sur le port de Saint-Tropez.  
Elle, dans son cabriolet Simca, lui,  
au volant de son Lancia Aurelia B24.

Photo MICHOU SIMON

Deux bolides bousculant les conventions. A 15 ans, en couverture de «Elle», Brigitte tape dans l'œil de Roger Vadim, 22 ans. Si les parents Bardot ne sont guère bien disposés à l'égard de ce saltimbanque au nom slave, leur fille tient bon. Mais elle doit attendre sa majorité pour épouser le scénariste et photographe à Paris Match. Avec «Et Dieu... crée la femme», en 1956, il fait d'elle une icône de l'émancipation féminine. Laquelle a tôt fait de... s'émanciper de son mari pour son partenaire à l'écran, Jean-Louis Trintignant. Mais Brigitte n'oubliera jamais ce qu'elle doit à Vadim: «La porte d'entrée vers la liberté s'est ouverte et ne s'est plus jamais refermée.»

Il n'a nul besoin de fredonner « O sole mio » pour la faire tomber à la renverse. C'est à Saint-Tropez que Brigitte et Sacha se sont rencontrés, par l'entremise d'Irène Dervize, journaliste à Paris Match. B.B. est tombée sous le charme du jeune crooner d'origine franco-russe (comme Vedim!). Ils sont jeunes, beaux et font la couverture des journaux tout au long des huit mois de leur romance. Mais s'il prend la lumière grâce à leur idylle, le talentueux guitariste craint d'être relégué au second plan. « Je ne voulais pas être M. Bardot », reconnaîtra bien des années plus tard l'interprète de « Scoubidou ». Ce qui ne les empêchera pas de chanter côté à côté, en 1973, « Tu es le soleil de ma vie ».

## DANS SON SILLAGE, SACHA DISTEL REDOUTE DE JOUER LES SECONDS RÔLES

*Septembre 1958. Les amoureux, invités de la Mostra de Venise, roucoulent sur un voilier.*







## POUR JACQUES CHARRIER, BRIGITTE S'EN VA-T-EN GUERRE

*Juin 1959. Just married, à la mairie de Louveciennes, sous l'œil du père de la mariée, Louis Bardot, Brigitte et Jacques ont eu le coup de foudre sur le tournage de « Babette s'en va-t-en guerre », dont ils partagent l'affiche. Lorsqu'ils convolent, elle est enceinte de deux mois. Mais l'arrivée de ce bébé accélère le délitement de leur couple. Troumatisée par son accouchement sous l'œil des paparazzis, dans le déni de sa maternité, la femme-enfant laisse l'éducation de leur fils, Nicolas, à son mari. Ils divorcent en 1963.*

Photo JACK GAROFALO

## COUP DE FOUDRE RAVAGEUR POUR SAMI FREY SUR « LA VÉRITÉ »

Copri, mai 1963. C'est sur un plateau de cinéma, encore une fois, que Brigitte a retrouvé l'amour. Dans « *La vérité* », de Clouzot, elle incarne une jeune femme dénigrée pour ses meurs légères. Un télescopage avec sa propre aspiration à la liberté, elle qui a cédé à sa passion pour Sami Frey tout en restant mariée à Jacques Charrier. Mais ou diable les qu'en-dira-t-on ! « *Notre monde était impénétrable, confessa-t-elle à propos de son beau ténébreux. Nos deux univers s'étaient rejoints et personne ne pouvait le comprendre.* »



**1.** Juillet 1966. C'est un voyage de noces avant l'heure : quatorze heures de vol entre Paris et Los Angeles, sur un petit nuage. « Ils ont l'air de deux astronautes du bonheur », écrit l'envoyé spécial de Paris Match venu couvrir, en exclusivité, le mariage de notre B.B. nationale et du playboy allemand, héritier de la dynastie Opel. Ils ne se connaissent que depuis deux mois.

**2.** Las Vegas, 14 juillet 1966. C'est le jour de la fête nationale française, mais c'est en anglais que Brigitte a prononcé le vœu qui la lie désormais au milliardaire bavarois. Leur passage devant le juge leur aura coûté huit minutes et 7 dollars. Pour fêter ça, ils vont au casino avant de réaliser... qu'ils n'ont plus un sou sur eux. Dans la ville des joueurs, B.B. n'a pas amassé de fortune, mais elle a gagné un nouveau nom : Mme Sachs.

**3.** Septembre 1967. Promenade en costume de chasse dans la propriété de Rechenau que possède la famille Sachs à Oberaudorf, en Bavière. Le prince charmant de Brigitte a le goût du déguisement. Et du merveilleux. Pour la séduire, n'a-t-il pas fait pleuvoir sur la Madrague des milliers de pétales de rose par hélicoptère ?

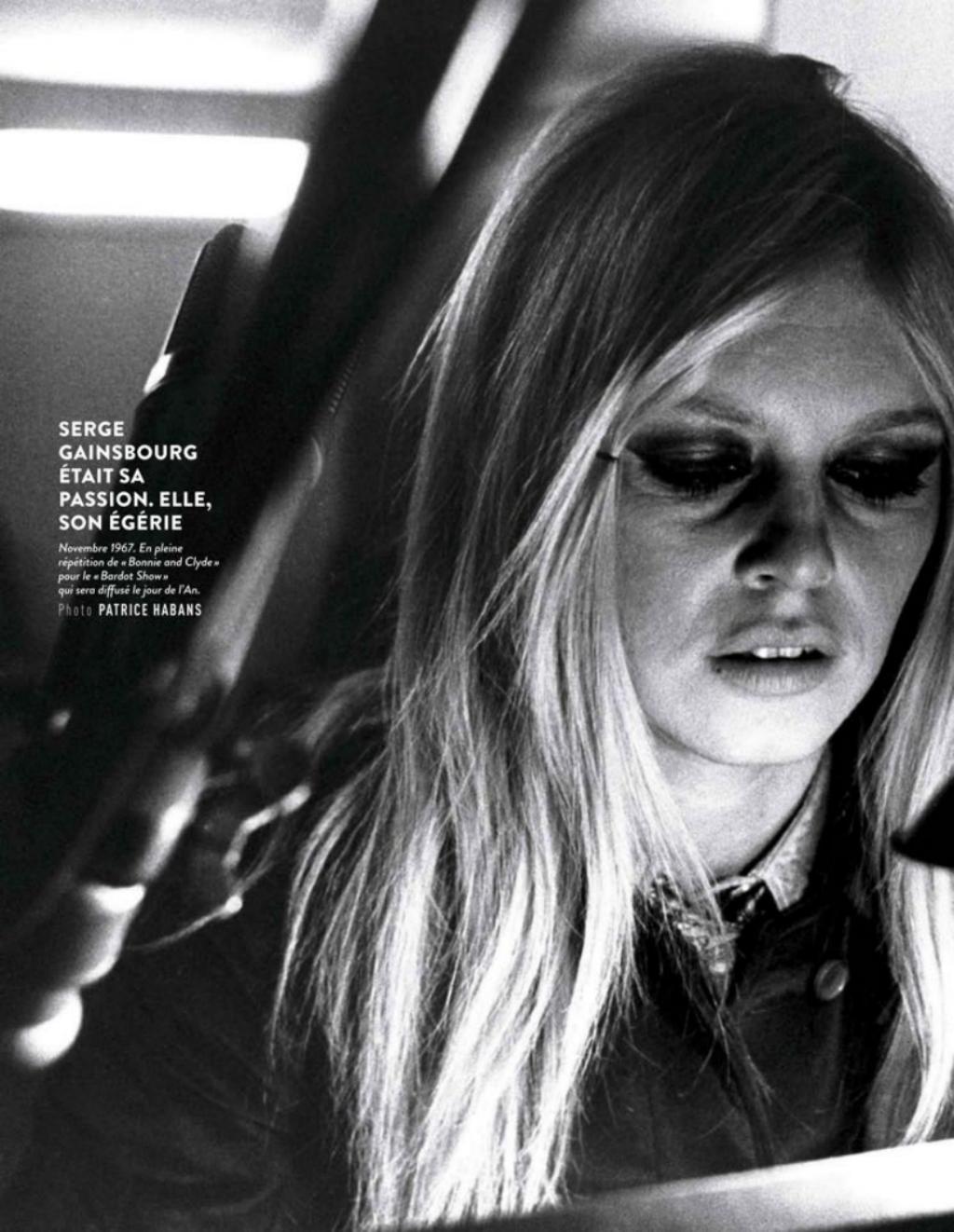


## UN AMOUR FOU POUR GUNTER SACHS, SEIGNEUR DES SIXTIES

En 1967, à Rome. Malgré les sourires, le bonheur conjugal prend l'eau. Jusqu'à toucher le fond. Gunter voyage sans arrêt, leurs relations se distendent. Elle le trompe et il le lui rend bien. Ils divorcent à l'amiable en 1969, mais ne perdront pas le contact pour autant. « Le mariage nous a séparés, le divorce nous a rapprochés », dira Brigitte. Atteint de la maladie d'Alzheimer, le troisième mari de B.B. se donnera la mort en 2011.

Photo JEAN-CLAUDE SAUER





SERGE  
GAINSBOURG  
ÉTAIT SA  
PASSION. ELLE,  
SON ÉGÉRIE

Novembre 1967. En pleine  
répétition de « Bonnie and Clyde »  
pour le « Bardot Show »  
qui sera diffusé le jour de l'An.

Photo PATRICE HABANS



Elle n'a besoin de personne... sauf de lui. Entre l'homme à la tête de chou et la Vénus des sixties, «ce fut une immense passion comme un incendie de forêt qui brûle tout», confiera-t-elle à son ami Christian Brin court. L'échec de son couple avec Gunter Sachs a-t-il contribué à ce rapprochement? Ce serait minimiser le charme ensorcelleur du barde Gainsbourg, qui composa pour et avec B.B. quelques-unes de ses ballades les plus cultes: «Harley-Davidson», «Comic Strip» et surtout le torride «Je t'aime... moi non plus». La «plus belle chanson d'amour au monde», dixit Bardot, même interdite de diffusion plusieurs années sous la pression de Sachs, mêlera leurs deux voix pour toujours.



Le 11 janvier 1960, état de siège... médiatique à Paris. Depuis des semaines, des centaines de reporters plongent nuit et jour devant le domicile de B.B. Parmi eux, le jeune Christian Brincourt, futur intime de la star. Elle ne lui en tiendra pas rigueur.

Au petit matin, Jacques Charrer, annonce la bonne nouvelle aux 180 journalistes massés au Royal Passy: «J'ai un fils superbe qui mesure 50 centimètres et pèse 3,3 kilos. Il s'appelle Nicolas et je suis le plus heureux des pères.»

# NICOLAS, SON FILS Assiégée pour l'heureux événement

Par GUILLAUME HANOTEAU

**A**u cours d'une nuit calme, la première depuis des semaines, B.B. mettait au monde paisiblement un garçon, au numéro 71 de l'avenue Paul-Doumer, à Paris.

Lorsque, ces derniers temps, on passait en taxi devant ce 71 de l'avenue Paul-Doumer, le chauffeur se retournait sur son siège et vous disait avec un clin d'œil: «C'est là où elle habite.» [...].

Il y a deux ans [en 1958], Brigitte Bardot y acheta un appartement au septième étage, appartement de trois pièces mais appartenant aux occupants dans la géographie sentimentale de B.B. une place privilégiée, puisque se trouvant à 100 mètres de la maison où s'écoula son adolescence et où habitent encore ses parents, et à portée de voix – de l'autre côté de l'avenue – du rez-de-chaussée de sa grand-mère.

Douze mois plus tard, Brigitte agrandissait son logis en acquérant l'unique appartement du huitième étage, l'étage des terrasses. Un mur fut bâti sur le palier et, entre le septième et le huitième, l'escalier de l'immeuble devint un escalier privé, avec une réserve cependant: les copropriétaires du 71 ont le droit d'emprunter cet escalier et de passer par le vestibule de la vedette en cas de force majeure, incendie ou transport de gros meubles.

Enfin, au mois d'octobre dernier [1959], à l'intention de leur futur enfant, Jacques Charrer et Brigitte devinrent propriétaires de l'appartement contigu du septième.

Tous ces achats successifs font de la demeure des Charrer une demeure assez bisquine où les pièces minuscules succèdent aux pièces gigantesques. Son charme: sa situation en proie. Par les fenêtres de gauche on aperçoit l'infilade de l'avenue Paul-Doumer venant buter contre le palais de Chaillot. Et ce sont les fenêtres de droite qui offrent le spectacle le plus insolite. A l'arrière-plan un gratte-ciel, une couronne de buildings, d'immenses grues surmontant des immeubles en construction. En une phrase: le Paris de demain. Puis le regard s'abaisse et c'est un tout autre Paris que l'on découvre, tapi à ses pieds, un Paris d'hier, un Passy du XIX<sup>e</sup> siècle, avec une vieille maison basse recouverte d'un toit en tuiles, un jardin hirsute et feuillu, un parc mélancolique comme l'allée du couvent du dernier acte de Cyrano.

Brigitte aime ce quartier de Passy. Aussi fut-elle ravie lorsqu'on décida qu'elle accoucherait avenue Paul-Doumer. Ce ne fut pas sans discussions. Mme Bardot penchait pour la clinique et pour ses sécurités. Charrer, lui, au nom de la tradition, préférait une naissance à domicile.

Ce fut lui qui l'emporta lorsqu'on apprit que de fausses accouchements s'apprêtaient à se faire hospitaliser afin de pouvoir percer le secret de B.B. jeune maman. Et il se chargea de louer ou d'acheter tout le matériel nécessaire à une mise au monde dernier cri.

**R**ien ne semblait vouer le Royal Passy à devenir un jour un lieu de renommée mondiale. C'était un banal bistro égaré dans un quartier élégant. Quelques collégiens fréquentaient ses appareils à sous. Le matin, les chauffeurs de boîte maison venaient boire à son zinc un rhum ou un café arrosé.

L'espace d'un instant et cette paisible atmosphère fut dissipée. On campa dans l'arrière-salle. On dormit sur les banquettes. On envahit la cabine du téléphone. On griffonna des communiqués sur le plastique des tables. Le Royal Passy était devenu l'état-major d'un siège, le siège du 71 de l'avenue Paul-Doumer, nouveau «Fort Chabrol» de la maternité. L'engagement fut rude car, solidement retranchés, les assiégés étaient décidés à périr plutôt sur place que de se laisser envahir.

Premier réseau défensif: dans le vestibule de l'immeuble, un garde vigile à casquette plate et en uniforme bleu. Un seul regard sur sa moustache grise vous apprend qu'il n'appartient pas à la race de ceux que l'on achète.

Deuxième réseau: sur le palier du septième, deux jeunes garçons montent la garde jour et nuit en se relayant. Un paravent vaguement chinois protège leur campement contre les vents coulis de l'escalier. Ils n'ont pas d'uniforme, mais le veston vague des champions de savate ou de judo.

Au Royal Passy on est soudain pessimiste. Une attaque en force dans ce boyau qu'est une cage d'escalier moderne? Il ne faut pas y songer. Il ne reste plus que la rue.

Une armée de photographes transis va se blottir sur les poutrelles d'un immeuble en construction à 200 mètres des fenêtres de la future maman. On loue très cher des balcons ou des terrasses donnant sur l'avenue Paul-Doumer.

Comme dans certains films burlesques américains, cette calme avenue est soudain devenue une suite de façades hérisseées d'objets et de visages aux aiguilles. Fatigué d'attendre, un alpiniste, une nuit, décida de tenter une attaque par les toits. Une corde devait l'amener sur le balcon des jeunes mariés. Hélas ! Le fil cassa et il se trouva deux terrasses plus bas, sain et sauf, mais menacé par l'opprobre d'un immeuble tout entier tiré de son sommeil par le fracas de la chute.

A travers les siècles, un même danger a toujours menacé les assiégés comme les assiégeants : la lassitude. On accumule les ruses. On multiplie les précautions. Et puis, un soin sur s'assouplit et c'est ce soin-là où il se passe quelque chose.

C'est ce qui est arrivé avenue Paul-Doumer. Le Royal Passy était presque désert. Maintenant c'était certain, Brigitte n'accoucherait pas avant le 27 janvier. Vers 11 heures du soir, un car s'arrêta bien devant le numéro 71, mais le calme de l'immeuble rassura ses occupants. Le bruit qui les avait alertés ne pouvait être qu'un faux bruit. Ils repartirent.

Et cependant ce fut cette nuit-là, la nuit du 10 au 11 janvier 1960, que Nicolas Charrier fit son apparition dans un monde où ses parents étaient déjà célèbres. [...]

**D**e plus vendredi, Brigitte souffre par à-coups, mais les médecins ne croient pas à une délivrance imminente. Néanmoins la jeune femme est un peu lasse. Elle a eu une grossesse difficile, des crises de colibacilleuse lui ont donné mal aux reins. Le film achevé, B.B. s'en va près d'une des fenêtres. La nuit est sans lune. Rares sont les autos qui remontent l'avenue Paul-Doumer. Un calme étrange pèse sur le quartier, un calme auquel, depuis longtemps, on n'est plus habitué.

A 22 h 30, Mijanou prend congé et Brigitte décide d'aller se coucher. Coup de sonnette. Conciliabules derrière la porte avec le garde. Ce sont les parents de B.B. qui passent prendre des nouvelles de leur fille. Ils sont ravis de la paix dans laquelle l'immeuble est plongé. Brigitte va pouvoir enfin se reposer. Ils se retirent. Mais à peine la porte s'est-elle fermée que Brigitte appelle son mari : « Cette fois, je crois que ça y est. »

Charrier se précipite sur le téléphone et appelle les médecins. L'accoucheur, le Dr Bois net, sera là le premier, accompagné d'une sage-femme et d'un anesthésiste. Puis arrivent le Dr Tenez et sa femme. Ce sont eux qui ont enseigné à la future maman la discipline de l'accouchement sans douleur. Enfin le Dr Dupuy, médecin traitant,

fait son entrée. A 23 h 30, Brigitte, soutenue par Jacques, descend au 7<sup>e</sup> et se rend dans le bureau du jeune homme, où l'accouchement doit avoir lieu. C'est une pièce en rotonde éclairée par cinq fenêtres. En son centre, deux colonnes rapprochées l'une de l'autre. C'est Brigitte qui a choisi le jute gris-vert qui recouvre les murs et les rideaux écossais.

Mais ce bureau inachevé est transformé aujourd'hui en salle de clinique. Deux projecteurs, des projecteurs comme on en voit dans les ateliers de photographie, éclairent tout un matériel scintillant. Il y a là des bouteilles d'oxygène, un appareil d'anesthésie, un masque respiratoire, une table chargée de forceps, des bouteilles de plasma, un baquet en émail dans lequel on baignera l'enfant.

La « table de travail » a été placée entre les deux colonnes. Sur la moquette, on a posé un tapis en caoutchouc blanc. Brigitte s'étend, à droite de la porte d'entrée, sur un divan vert foncé. Jacques, à qui l'on a fait revêtir une blouse blanche, est auprès d'elle.

Minuit trente. Le Dr Bois net constate que l'événement est proche. Brigitte est portée sur la « table de travail ». Jacques tient toujours la main de Brigitte, la femme du Dr Tenez indique à B.B. la façon de respirer afin d'atténuer les souffrances. [...]

Un vagissement. L'enfant est né. Charrier se lève. Les larmes l'aveuglent. Il se penche vers Brigitte et l'embrasse sur le front. « C'est un garçon. Il est splendide, ma chérie. »

« Splendide », il a dit cela de confiance car il n'a aucune opinion personnelle sur le petit être qu'on lui a présenté. Il s'approche du Dr Bois net et, à voix basse, il lui demande si son fils est bien constitué. Celui-ci le rassure, pendant que le Dr Dupuy surveille la tension artérielle de Brigitte. 11,7 Tout va bien.

**L**a sage-femme a déjà baigné l'enfant. Maintenant, elle le place pendant quelques secondes sous la cloche à oxygène. Cette précaution achevée, elle le montre à sa mère. Nicolas Charrier pèse 3,3 kilos. Ses membres sont robustes et même dodus. Ses yeux gris-bleu. Ses cheveux abondants et châtain. Enveloppée dans une couverture bleue, Brigitte est remontée dans sa chambre. Cernée par les boutillottes, elle est calme et détendue. A 2 h 15, sa mère vient l'embrasser. A 2 h 30, c'est au tour de sa grand-mère qui a traversé la rue en chemise de nuit, un manteau jeté sur les épaules.

Maintenant vont commencer les agréments des accouchements illustres : les télogrammes venus du monde entier, les cadeaux de toute sorte, princes ou humbles – bavette cousue par une jeune fille inconnue ou rose nouveau-née baptisée par les horticulteurs du val de Loire Superstar Brigitte Bardot. [...]

Et Brigitte de s'extasier devant le plus humble des présents : un enfant qui est le sien. ■

## Des semaines de réclusion forcée

Brigitte présente son bébé au monde. Malgré les sourires de façade, la jeune accoucheuse rejette sa maternité. « Je l'ai vécu comme un drame, confiera-t-elle. Ça a fait deux malheureux : mon fils et moi. »



## UNE TOILE DE VAN DONGEN SIGNE SON ENTRÉE DANS LE DICTIONNAIRE

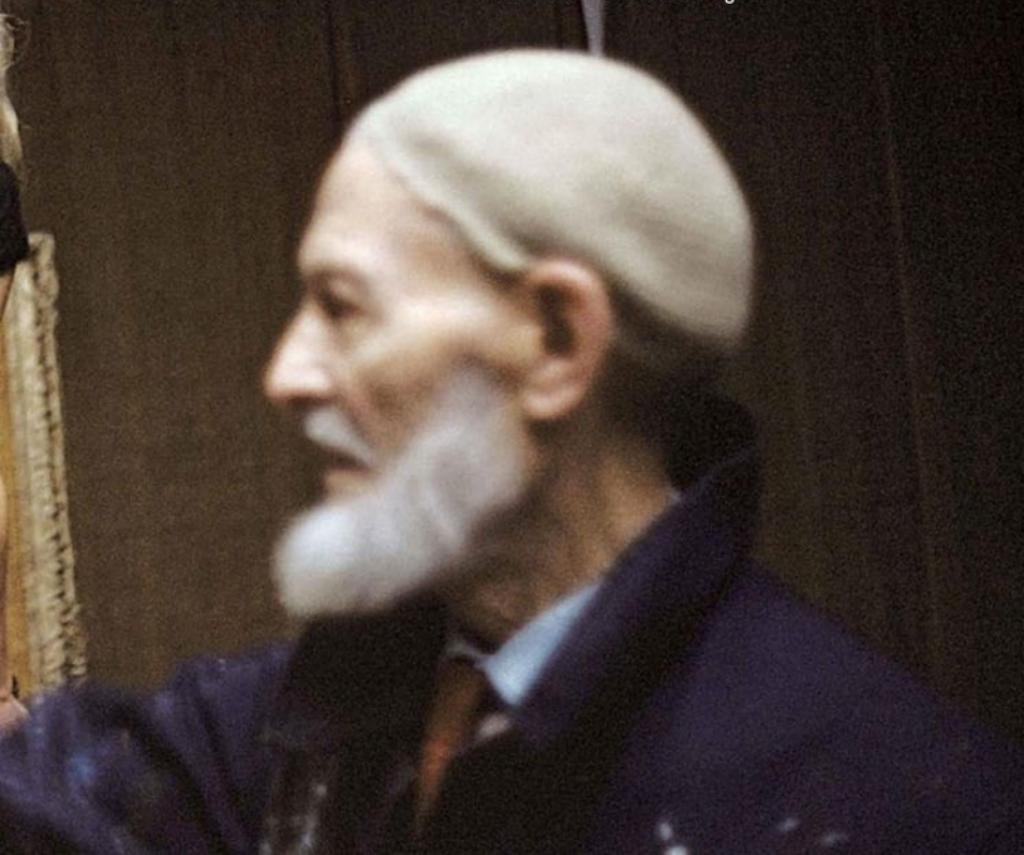
*En septembre 1959, à la demande du grand peintre fauve Kees Van Dongen, 82 ans, Brigitte pose dans son atelier du 75, rue de Courcelles. Elle a 25 ans. « B.B. aux yeux d'outre-cha», est le deuxième portrait, qu'il fit d'elle.*

Photo IZIS



# LA MUSE DES ARTISTES

« Nymphe fatale », « Eve ravageuse » : les qualificatifs sexy font les gros titres. Déjà, derrière le premier sacré des écrivains, peintres et sculpteurs affûtent moulages et pinceaux. Après la sortie aux Etats-Unis de « And God Created Woman », le musée Grévin consacre une statue à son effigie.





## ENCORE STARLETTE, ELLE EST REÇUE PAR PICASSO

Brigitte s'échappe du Festival de Cannes en 1956, où elle a éclipsé Sophia Loren et Gina Lollobrigida. La jeune vedette est partie à l'assaut de la Californie, sur les hauteurs de Cannes, une villa dont Pablo Picasso vient de faire l'acquisition. Pour honorer le roi du cubisme, l'actrice décide de ne rien cacher de ses rondeurs.





## ASLAN FAIT D'ELLE LA MARIANNE DES SIXTIES

Bardot pose à son effigie au bonnet phrygien, en 1981. Treize ans plus tôt, elle était devenue, grâce à l'appui du général de Gaulle, le premier modèle vivant à prêter ses traits à ce symbole de la République présent dans toutes les mairies de France.

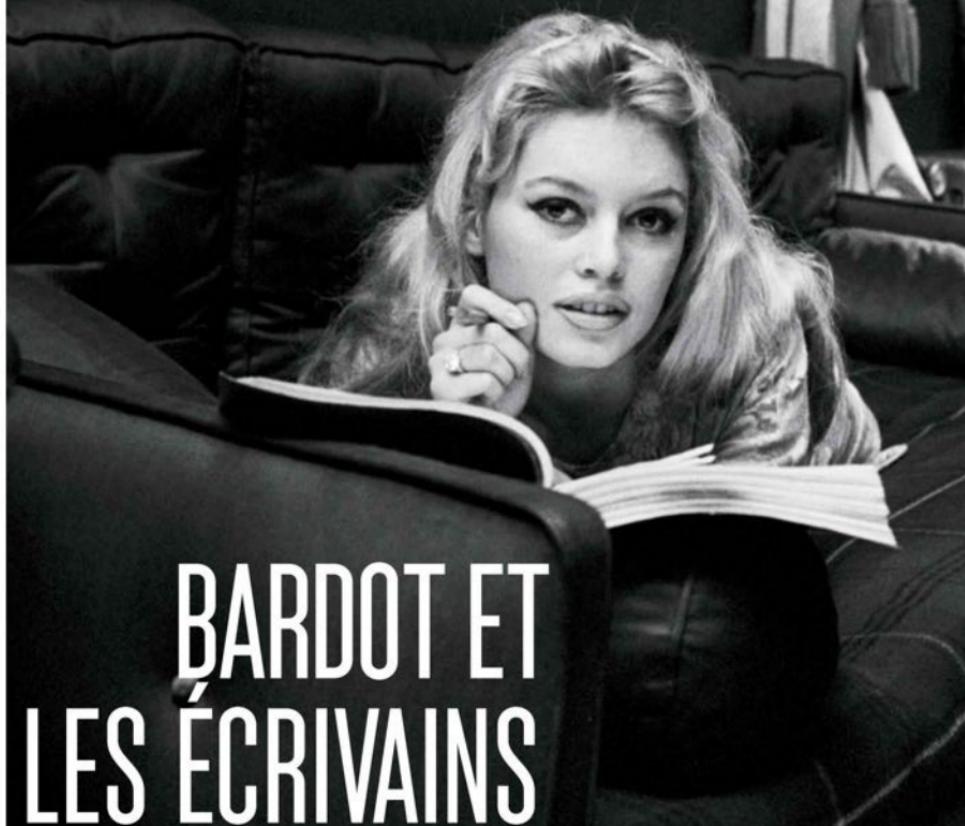


## POUPÉE DE CIRE POUR LE MUSÉE GRÉVIN

Séance de torture pour Brigitte qui doit subir, en mars 1957, l'épreuve du moulage à la cire chaude pour avoir droit à sa statue au musée Grévin. L'appréhension est à son comble lorsque l'opérateur qui prend ses mesures lui assène : « Ça vaut mieux qu'une jambe cassée ! »

En 1958, entre deux séances photo, B.B. démontre qu'elle est une star à la page.

Photo LUC FOURNOL



# BARDOT ET LES ÉCRIVAINS

« Elle vit comme tout le monde en étant comme personne », a dit d'elle Jean Cocteau... Roland Barthes, lui, loue son « érotisme dépouillé de ses substituts faussement protecteurs qu'étaient le semi-vêtement, le fard, le fondu, l'allusion, la fuite. » Nombreux sont les écrivains à s'être emparés du mythe Bardot, notamment dans Match. Extraits à savourer.



## A MES YEUX D'ENFANT, BARDOT SUCCÉDAIT À DE GAULLE Par Didier Van Cauwelaert

Je ne suis pas un bon consommateur de mythes. Les deux souvenirs de stars qui ont marqué mon enfance n'ont pas de quoi remplir une étude sur la fascination des extrêmes: en 1968, chez Camille, au cap Camarat, j'ai demandé le sel à Greta Garbo et, l'été suivant, dans la cohue de Saint-Tropez, je me suis fait écraser le pied par Brigitte Bardot que j'ai gratifiée d'un retentissant: « Et merde! » Quand les passants m'ont fait observer, avec une réprobération farouche que c'était B.B., j'ai répondu que c'était mon pied. Mais la douleur passée, la honte me vint et j'écrivis une lettre à Mme Bardot, la Madrague, Saint-Tropez, pour la rassurer sur l'état de mes orteils. Je poussai la courtoisie - et l'aveu de mon émotion - jusqu'à déplorer le réflexe imbécile qui m'avait fait entrer dans une pharmacie pour désinfecter l'autographe. En fait, cette aventure me para d'un prestige trouble: j'étais l'enfant dont le pied fut écrasé par une star.

L'aventure avec Greta Garbo, je dois l'avouer, me laissa moins de traces. Ignorant tout de cette paire de lunettes noires cachée par un grand chapeau, j'avais déduit de son nom qu'il s'agissait d'une Marx Sister. Bardot, en revanche, je connaissais.

Avec les copains, nous échangeions les articles qui lui étaient consacrés. Le numéro de *Match* qui fêtait de manière assez dénudée son quarantième anniversaire fut découpé en posters. Certaines journalistes avaient beau ramener, à la télévision, la carrière et le prestige de B.B. à une série de scandales, nous savions bien que c'était autre chose. Bardot, avant d'être une excitation, c'était une fierté patriotique. Lorsque, vers 8 ans, j'ai attrapé son mythe en route, elle me faisait l'effet de succéder à Gaulle. Elle représentait nos intérêts à l'étranger. C'était tout de même plus flatteur pour le touriste d'incarner la France de Bardot que celle de Coluche ou de Tonton. On se sentait dépositaire d'une aura, d'une chaleur, d'un mystère. Ensuite, il y eut Emmanuelne. C'était déjà moins digne.

Le mythe Bardot, contrairement à Mai 68, Mao, la Lune et le point G, est un mythe inattaquable, parce qu'il dure. Bardot n'a pas déçu. Bardot c'est l'anti-mythe: elle est une victoire vivante sur la mode, l'éphémère et la fossilisation, Bardot n'est pas morte, et pourtant elle survit. Si elle s'est retirée, ce n'est pas pour se confire dans une légende immobile, mais pour mener un combat.aurait-elle défendu les animaux en continuant à tourner, qu'elle aurait désarçonné ses fans, comme tant d'autres acteurs militants, désireux d'initier le public aux lumières de leur esprit et de leurs découvertes politiques. Elle a réussi à se fondre dans la cause animale sans rien entamer de son image d'hier. Et le devoir d'humanité qu'elle réclame aux gens envers les bêtes justifie tout ce qui dans sa propre vie a pu paraître, à l'époque, un peu extraterrestre, la sensualité joyeuse, les mariages, la maternité désinvolte...

Exiger pour les animaux le droit au respect, c'est aussi sa façon de mériter le droit à l'erreur. A la réussite, à l'exceptionnel, à la solitude...

Paris *Match* n° 2043 du 22 juillet 1988.

## O'BARDOT Par Jean Cau

Il était une fois un puissant et vénéré monarque qui régnait au royaume de France. Grand par la taille, vaste par ses desseins, austère dans ses mœurs et noble dans ses propos. De Gaulle était son nom. Il entendait parler d'une sorcière blonde dont la beauté, les charmes et les maléfices énervait ses soldats, troublaient ses escholiers, « enchantait » son peuple et (car elle exerçait le métier de baladin et grâce à un artifice magique faisait voyager son image au-delà des montagnes et des mers contre monnaie sonnante) rapportaient force devises dorées au trésor royal. Le redoutable monarque manda la sorcière blonde en son palais. Afin de l'y brûler sans doute car, pour lui, vertu passait avant toutes choses. La sorcière reçut le mandement royal et les chroniques du temps nous rapportent qu'en le déchiffrant elle s'écria, avec la voix de grand enfant gâté mais tout de même un peu canaille qui était la sienne : « Ben, ça alors ! Alors là, les copains, j'en reviens pas ! Alors là, je vous jure... » Ceux qu'elle appelait « les copains » s'étonnèrent de son trouble. Elle dit alors : « Y'a le Grand Charles qui m'invite à l'Elysée ! Oui, oui, sans blague ! Oh la la ! Ben dites donc... Ça alors ! Qu'est-ce que je vais y dire... J'en reviens pas ! Puis, comme elle était femme (bien que sorcière), elle ajouta : « Et qu'est-ce que je vais me mettre sur le dos ? Oh la la !... »

Dans son égarement (et comme Jeanne la Pucelle portant cuirasse devant son royaume), elle enfila des pantalons, des bottes et une veste de hussard. Et, hop ! à l'Elysée !

Elle y entra « ceinte du flamboiement des yeux fixés sur elle » (V.Hugo) et resta là, coite. Lors, le roi s'avança majestueusement vers elle et, au lieu de la désigner à ses bourreaux qui avaient nom « gardes républicains », lui dit gravement : « Je suis heureux de faire votre connaissance, mademoiselle... » [...]

Or, cette année 1969, le peuple français a osé faire au général de Gaulle l'injure (au sens étymologique) de le renvoyer à ses solitudes et à ses méditations et le temps, lui, a osé infliger – autre cruel prodige ! – une trente-cinquième année à Brigitte Bardot. Trente-cinq ans ! Est-ce donc la descente en chute libre ? Ou bien allons-nous voir Brigitte Bardot – cascadeur de la vie, de l'amour et de la morale – enfin ouvrir ses parachutes et descendre doucement vers la quarantaine au lent balancement de son « pépin » gonflé ? Nous verrons. Mais, quoi qu'il en soit, de Gaulle n'est plus là et Brigitte à 35 ans. Etonnons-nous, après cela, qu'il y ait du « déenchantement » et de la « morsosité » dans l'air !

Paris Match du 25 octobre 1969 n° 1068.



1

1. En 1965, au Mexique, devant sa loge, l'actrice lit le courrier de ses fans.

2. Entre deux prises du western « Shalako », d'Edward Dmytryk, en 1968, elle se plonge dans « Les mille et une nuits ». 3. Avec Georges Simenon à la 19<sup>e</sup> Mostra de Venise, en 1958.

## 2 UNE VAMP AUX PIEDS NUS POUR CLUB MÉDITERRANÉE Par Louis Pauwels

La jeune Brigitte apparaît, sans préjugés ni voiles, sans souvenirs du monde du péché, sans autre emploi que d'être une réussite de la création, une sauvageonne vide de morale et gorgée d'iode. Le grand jeu des salons et des alcôves se change en petit jeu sur le sable au soleil. C'est un petit jeu aux grandes conséquences : il retire aux femmes la magie, ne leur laissant que la seule beauté pour arme, et il renvoie les hommes à leur propre corps et à la seule crudité, gaie si possible, de l'envie instinctive. Et cela se passe au moment où apparaît la seconde jeunesse de l'après-guerre. La première danse en pantalon et tricot noirs dans des caves où leur enfance s'abîma des bombes. La seconde sort sur terre, découvre les voyages et le soleil païen. Une civilisation qui refléterait est aimée par l'été et la Méditerranée.

Elle s'en va en corsage de couleur et pieds nus, rappeler le vieil Eros, toujours énergumène, sur des rivages où elle construit des villages de paillettes. Mais comment être encore ce mythe, aujourd'hui, et à 37 ans ? Ce qu'il y a d'étonnant, chez Bardot, c'est que sa fluidité, quelque chose comme une disponibilité médiumnique, lui donne à incarner présentement ce qui caractérise le présent : après la noyade de la femme-femme dans la mer chaude, l'apparition de la femme multiforme, l'éclatement de la notion de mode, la disparité libre des modes de vie, l'hyperchoix donné d'être tout ce que l'on veut, au moment où l'on veut, et de traiter son apparence comme un jouet à transformations infinies.

Néanmoins, comme disait Valéry, « les gens gagnent à être connus ; ils y gagnent en mystère ». Quand je voyais Bardot, elle me confia que le personnage de la Roussalka la hantait. C'est la légende de l'ondine slave. Cela nous ramène au Don Juan féminin, mais l'éclaire d'une lumière un peu douloureuse. La Roussalka habite les fleuves et y entraîne les beaux promeneurs séduits par son charme et son chant. La Roussalka, « puissante et froide », comme dit le poème de Pouchkine, est l'âme d'une jeune fille morte trop tôt pour connaître l'amour.

Paris Match n° 1181 du 25 décembre 1971.



## POURQUOI BRIGITTE DEVIENT BARDOT

### Par François Nourrissier

Au dernier gala de l'Union des artistes est apparue sur la piste pour quelque tombola charitable, une haute personne, une espèce de statue, l'orgueil fait femme, la majesté faite tentation, Mme Récamier debout en longue robe blanche et diadème, et avec cela un visage dont la moue, seule, célèbre dans le monde depuis six années, était parfaitement reconnaissable. Une génération de Français s'est soudain réveillée d'une illusion de temps immobile : si Bardot avait changé, c'est qu'ils avaient, eux, vieilli... Avaient-ils pourtant assez d'elle, hier, plaisir d'elle, dans ces bavardages de garçons où l'on se croit doué pour la chasse aux grands fauves ? Où donc étaient les robes de vichy rose, les ballerines, les cheveux gonflés ? Où, les jupons triangulaires et les yeux de charbon ? Où, la silhouette cocasse et attendrissante des copines de leur jeunesse, leur animal gourmand, leur abricot de juin, leur croqueuse de jolies messieurs, leur bébé boudeur, leur B.B. boudéuse ? Où ? Comme le temps passe...

**FATIGUÉE.** Quand une demi-vedette s'affuble de chapeaux « discrets » et de lunettes noires, on se dit : « Cette petite galopine de cinéma veut nous la faire à la star. Elle est bien agaçante... » Mais quand une vraie vedette, une odieuse, une grande, fait vraiment la foule, s'enferme vraiment chez elle, n'en peut vraiment plus sortir, tente vraiment de se suicider, refuse vraiment depuis huit mois des contrats de 300 millions et annonce sa retraite, alors on murmure inévitablement les invocations magiques à sainte Garbo.

Avec B.B., où en sommes-nous ? D'abord, plus que tout, Bardot est fatiguée. Vingt-huit ans, vingt-six films. Ce qui représente, à six semaines de tournage par film (estimation modeste) quelque trois années passées depuis dix ans sous le fard et les projecteurs. Fatiguée aussi d'être une proie, une cible pour les jumelles, les télescopiques et les regards gouailleurs. Fatiguée d'être une cloitrée, une traquée, une injuriée. Dans les rues de Genève, pendant le tournage de « Vie privée », on accablait certains soirs Bardot d'obséquiez, on lui jetait des pierres, on bousculait les gendarmes qui la protégeaient. Ensuite la « \* », la « p... » s'effondrait en pleurant, seule, dans un café. En pleurant mais seule, son orgueil sauvé... Voudriez-vous prendre sa place, madame la Vertueuse ?

**DÉPAYSÉE.** Et puis, Bardot, ce n'est pas seulement, pas exactement une actrice. Avec elle – les professeurs nous l'ont-il assez expliquée ! –, nous sommes dans la sociologie, le mythe, l'inconscient collectif. Et à 28 ans, ce qu'elle doit inventer, ce n'est pas une métamorphose d'actrice. « Changer de rôle », c'est l'affaire des Presle, des Darrieux, des Moreau. Pas la sieste. Avec elle, c'est tout ou rien : l'animalité, le plaisir, la violence, l'impudeur ou rien. Le diable ou rien. Eut-on imaginé naguère un Rudolph Valentino vieillissant et jouant les pères les oncles, les industriels grisonnants ? Imaginait-on James Dean marié, promu chef de bureau et tricotant la comédie de meurs ? La mort, horriblement, les a sauvés. Voyez comme Brando, devenu homme d'affaires et engrangé, s'est mis à nous ennuier... Bardot sent tout cela. Elle hésite. Plus belle que jamais ? Oui, et après ? Elle est sur le point de devenir une trentenaire éblouissante : où est le diable, où est la légende-là-dedans ? Bardot est au bord d'un trou, elle à la vertige. Alors elle dit : « C'est fini, je m'arrête. » [...]

**PUDIQUE.** N'espérez pas mener un jour votre légende, gentiment, par la main, en promenade dans les rues de nos villes. Monstre vous êtes, monstre vous resterez. Un beau monstre. Le plus beau. Jusqu'où on vous a inventée, modélée, racontée. Maintenant c'est à vous de vous inventer vous-même. Ce n'est plus à Vadim, à Clouzot, à Malle de jouer. C'est à vous. Mlle Chanel est en train de vous apprendre le plus étrange secret des femmes : troubler par la pudeur, Vénus filiforme, la sensualité en petit tailleur. Vous êtes députée ? Continuez quand même ; c'est le vrai chemin. Et vous le sentez. On n'a pas assez dit que votre incroyable aventure, c'est aussi le miracle de sentir juste. Bien sûr, comme on dit, vous referiez du cinéma ! Mais surtout, pas de démission ! N'embarquez pas sur le vaisseau fantôme !

Paris Match n° 690 du 30 juin 1960.

## COUCOU LA REVOILÀ !

### Par Gilles Martin-Chauffier

Le secret de Bardot, on le comprend vite, c'est le naturel. Rien à voir avec toutes ces grosses têtes torturées de l'Actors Studio qui vous imposent une cure de métaphysique chaque fois qu'elles poussent une porte. Elle ne joue pas, elle vit. Et c'est génial. Après elle, aucun acteur ne déclenchera le centième de l'hystérie qu'elle provoquait sur son passage. Les Beatles prendront la relève, puis la pop. Bardot a enterré le cinéma. Mais à sa façon : époustouflante.

Paris Match n° 1933 du 13 juin 1986.



## ELLE EST LE SEUL MONSTRE SACRÉ QUI AIT SURVÉCU À SA GLOIRE

### Par Katherine Pancol

Voilà neuf ans que les caméras se sont éteintes et Bardot continue à faire l'émulation. Encore plus qu'avant... Trente-sept pour cent des téléspectateurs ont regardé, sur la 2, la série des trois émissions qui lui étaient consacrées. Et pourtant il y avait de la concurrence face à Brigitte Bardot : « Le grand blond avec une chaussure noire », la première semaine, Hitchcock et Grace Kelly, la seconde, Belmondo sur les toits de la ville, la troisième. Elles les a eues tout même. Cueillies en plein cœur par son sourire, ses réparties, sa franchise et même ses tics (cette manière un peu énervante qu'elle a de taper ses longues mèches blondes). Et elle les a bien eus : 90 % la trouvent sympathique, 85 % ne la jugent ni inconstante, ni impudique (83 %), ni permissoire pour la jeunesse (77 %). Sainte Brigitte, veillez sur nous. Et même plus : elle a réussi sa vie (61 %) et elle est bien plus heureuse qu'avant. Amen.

C'est la bénédiction des chaumières, l'ave Brigitta chantée en chœur par les hommes et les femmes (ses plus grandes détractrices d'antan). Elle est arrivée sur l'écran avec sa robe à fleur-de-lys et son foulard de Gitane posé n'importe comment. Pour se raconter et pour que personne ne déforme sa vérité. Elle a gagné. Acquittée au suffrage universel, plébiscitée par une immense majorité. Elle n'a plus rien à redouter : elle est acceptée pour l'éternité. « Telle quelle » (c'est le titre de la série). Elle peut s'asseoir sur ce qu'on pense d'elle et s'y trouver bien. Elle rapporte même faire de l'ombre à une autre Française illustre (qui lui rend hommage, d'ailleurs), Marguerite Yourcenar, par ses sentences et ses maximes : « Dans la vie, il faut tout essayer pour ne rien regretter » ou « Saint-Tropez, aujourd'hui, c'est les Galeries Lafayette à l'horizontale ». Elle est enfin reconnue. A 48 ans.

Le drame de Bardot, pendant longtemps, c'est qu'on a voulu qu'elle soit autre chose : une ravageuse, une stupide, une voleuse d'hommes, une libidineuse, une moins-que-rien, une mère indigne, une mauvaise actrice. Alors qu'elle était tout simplement elle-même, et qu'elle ne trichait pas. Bardot, c'est la vérité et la sincérité. Et forcément, ça dérange... Je suis comme ça, je vis comme je veux, je fais ce que je veux. Je ne vais pas me couvrir de cendres parce que les hommes cessent de mastiquer quand je passe !

Paru dans Paris Match n° 1755

du 14 janvier 1983.



# La beauté du diable

Son credo face à l'objectif: « Pour me rendre belle, il faut faire la photo en m'aimant. Comme un aimant. Alors l'alchimie passe. » Les photographes de Paris Match ont toujours eu pour Brigitte une tendresse particulière. Ainsi est née une relation exceptionnelle. Ses poses les plus audacieuses, elle les a réservées aux copains du journal.

Jicky Dussart, la Madrague, 1973.



**Willy Rizzo**, port de Saint-Tropez, 1958.



**Jicky Dussart**, la Madrague, août 1965.

A color photograph of a nude woman with long blonde hair, smiling and leaning against a dark wooden door frame. She is standing in a doorway, with her back to the camera and her head turned towards the viewer. Her arms are raised, and she is holding her breasts. The lighting is dramatic, with strong highlights on her skin and deep shadows in the background. The background shows a dark, possibly stone or brick wall, and a small window or opening is visible in the distance.

Jean-Claude  
Sauer, Rome,  
juin 1967.

Claude Azoulay, Bretagne, 1970.



## Claude Azoulay: « Elle reste à jamais notre petite fiancée »

Paris Match. Quelles relations les photographes de Paris Match entretenaient-ils avec Brigitte Bardot ?

**Claude Azoulay.** Brigitte était la femme de Roger [Vadim], elle faisait partie de la bande, c'était notre copine. Au journal, rue Pierre-Charron, elle était chez elle. Malgré la célébrité, elle n'a jamais changé. Elle reste à jamais la petite fiancée de Match ! C'est justement parce que vous étiez si proche d'elle qu'elle acceptait des séances photo audacieuses...

En effet. En 1970, alors qu'elle tournait "Les novices" avec Annie Girardot en Bretagne, au cap Fréhel, je lui ai proposé d'aller sur la plage et d'ôter ses vêtements de nonne un à un. Le fantasme du strip-tease de la bonne sœur... Quelle rigolade ! A l'époque, Match n'a pas osé passer ces images. "Playboy" les a publiées et elles ont fait le tour du monde. ■

**Jicky Dussart**, plage de la Madrague, été 1967.





Jack Garofalo, salle de bains de la Madrague, le 28 septembre 1974.







Douglas Kirkland, Mexico, 1965.

**SAM LÉVIN : «UN ÉTRE MAGIQUE»**

«J'ai la chance de l'avoir photographiée depuis le début de sa carrière. C'est un être magique qui a fasciné le monde entier, imposant pendant plus de dix ans de nouveaux canons de la beauté. Après l'avoir rencontrée sur les plateaux de tournage, j'ai réalisé ces photos dans mon studio de Paris. Elle était toujours sûre d'elle, sans complexe, gentille et d'une très grande rigueur professionnelle. Quand elle venait dans mon studio, il y avait toujours pour l'accueillir une rose et une bouteille de champagne. Les moments où elle était la plus belle se situent entre 9 heures du soir et 2 heures du matin.»



Sam Lévin, photo de studio, 1967.



## Les photographes sont d'abord ses amis

Depuis les années 1950, l'«écurie Paris Match», à commencer par Vadim, multiplie les rendez-vous avec celle qui tient rang de «plus belle femme du monde». Leur collection de clichés, en complicité, se révèle arme de dissuasion contre les paparazzis.



#### ECLATS DE RIRE AVEC GÉRARD GÉRY

Sur le tournage de « Viva Maria ! », au Mexique, Gérard Géry (au premier plan) a su la faire rire comme personne ! Gouailler et grand joueur de poker, à l'instar de Brigitte, le reporter de Match a, ce jour-là, déposé un lapin noir sur le plateau de son petit déjeuner et l'animal s'est empressé de boire son jus d'orange. A l'arrière-plan, on reconnaît Bob Zagury, son amant bresilien.

#### JACK GAROFALO INSPIRE

Cannes, 1955. Le photographe de *Match*, Jack Garofalo, dit « la Ficelle », et sa muse s'accordent une pause douceur en pleine effervescence festivalière.



#### JEAN-CLAUDE DEUTSCH DÉMASQUÉ

Envoyé à Deauville pour couvrir les vacances de B.B., Jean-Claude Deutsch est repéré par l'actrice devenue une experte en photographies planquées ! Elle ne lui en a pas tenu rigueur, puisqu'ils passeront la fin des vacances ensemble et se lieront d'amitié.



#### MICHOU SIMON, LE MEILLEUR AMI

En 1979, sur la jetée de Saint-Tropez. Il y a les journalistes et il y a les cœurs. Parmi eux, le photoreporter Michou Simon, qui, quarante années durant, sera son ami et son voisin dans le Var.



#### JICKY DUSSART, LE GRAND FRÈRE

« Jicky devait m'aimer très fort pour me faire aussi belle », rappelle souvent Brigitte, qui posait en toute confiance pour son « grand frère ». Pendant vingt ans, pour *Match*, Ghislain Dussart alias Jicky réalisa les plus beaux clichés d'elle. « Nous avions, lui et moi, la légèreté complice et la force de l'amitié, se souviennent-elle. Il me manque tant ! Jicky m'a aidée à fuir le monde déchaîné des paparazzis et autres chroniqueurs qui, durant trente ans, ne m'ont laissé ni trêve ni repos. »



BON ANNIV'

ISALRE



Le jour de ses 24 ans, Brigitte découvre  
ses cadeaux attachés à la cheminée du salon.  
Assis à l'arrière-plan, Claude Bolling,  
le compositeur et pianiste de jazz.

PHOTO GEORGES MENAGER

35 ANS, 40 ANS, 50 ANS, 60 ANS...  
PARIS MATCH ÉTAIT LÀ



# DES BOUGIES ET DES FÊTES

Inoubliable photo de Jicky Dussart, l'amie, le confident : celle où « la deesse pose en collant », « Bravo pour vos 50 ans ! » titre alors Match. Notre magazine a toujours été à ses côtés quand elle soufflait les bougies de ses grandes décennies. Et notamment pour ses 60 ans, quand elle publia « Initiales B.B. », immense best-seller. Sa vérité.

# Brigitte: « Qu'est-ce qu'une femme ? »

# Vadim: « Être faible et forte, honnête et courageuse. Comme toi »

Par ROGER VADIM

**Le 28 septembre 1934, à 22 h 30, place Viollet, Paris XV<sup>e</sup>, trois fées étaient penchées sur un berceau.** Elles observaient avec plaisir une petite fille de sept livres qui, après avoir poussé ses premiers cris de protestation, dormait paisiblement. La première fée dit: « Elle aura la beauté et la grâce. » La deuxième fée dit: « Elle sera douée et deviendra célèbre. » La troisième fée dit: « Son cœur restera pur. Elle aimerà les faibles et les innocents. »

Alors, la fenêtre s'ouvrit, le vent déchira les rideaux et la fée du Temps, chevauchant un balai, atterrit près du berceau. « Une fois de plus, je n'ai pas été invitée ! » s'écra-t-elle. Elle regarda l'enfant et dit: « Elle aura peur des hommes et de l'avenir. Elle ne saura vivre qu'au présent ! »

« Là-dessus, comme à l'accoutumée, les fées quittèrent la chambre en se querellant.

Sautons dans le temps jusqu'au début de l'année 1953. Brigitte possédait la beauté et la grâce (c'était une merveilleuse danseuse), le bonheur (quelques mois plus tôt, elle avait épousé le jeune homme qu'elle aimait) et connaissait déjà le succès (la presse parlait avec sympathie de cette actrice familièrement appelée « B.B. »).

Elle se moquait de l'avenir comme d'une guigne. Mais l'avenir par le truchement de l'imprésario Olga Horstig-Primus, allait se manifester soudainement. Olga venait de signer pour Brigitte un contrat avec un studio de Hollywood: trois ans d'exclusivité, un film par an garanti, un salaire de roi.

Brigitte avait dit « oui » un peu étourdi, impressionnée par la montagne de dollars. Ce n'est qu'en arrivant à la maison, après avoir quitté son imprésario, qu'elle réalisa soudain les changements radicaux que ce contrat allait apporter dans sa vie.

J'étais à l'époque reporter à Paris Match et scénariste-dialoguiste débutant. J'avais rencontré Brigitte deux semaines avant son quinzième anniversaire. Nous avions attendu impatiemment ses 18 ans, date imposée par ses parents, pour dire « oui » au

mariage. Le 20 décembre 1952, en l'église d'Auteuil, nous étions devenus mari et femme et vivions, depuis, dans un petit appartement de la rue Chardon-Lagache. Je gagnais à Match 60000 francs (d'alors), plus les notes de frais et 25 % sur les reventes. Le contrat de la Warner Bros. stipulait: voyages en première classe pour Brigitte et son mari et villa à Beverly Hills, 500 000 francs par semaine la première année, 1 million l'année suivante – j'ai oublié ce qui était pendu au mât de cocagne pour la troisième année. Rien ne m'empêchait de suivre Brigitte à Hollywood et de continuer à travailler pour Match ou d'écrire là-bas mes scénarios.

Malgré cela, Brigitte était terrifiée. Elle ne pouvait pas imaginer une vie où tout allait être « différent ». Elle se glissa dans mes bras et dit: « Serre-moi très fort. Aime-moi, aime-moi très fort. »

« Ah... pensai-je, les nuages se pointent. Il va pleuvoir.

En effet, il plu jusqu'au matin. Et le jour qui suivit. Brigitte n'arrêtait pas de pleurer. « De quoi as-tu peur ? » lui demandai-je. « J'ai peur de demain », me dit-elle. Ce qui était une réponse typique.

Brigitte ne savait exister qu'au présent. Les murs de sa chambre, sa guitare, ses objets, ses photos, ses amis étaient là pour la rassurer. Elle se créait un présent palpable, solide, solvable, destiné à la protéger de l'avenir. Quand elle partait en voyage, pas trop loin, à Londres par exemple où elle tournait « Doctor at Sea », elle m'appelait et disait: « Ça va... J'ai fait mon trou. »

D'autres fois, ça n'allait pas du tout. Elle n'avait pas fait son trou. Je devais prendre l'avion, le train ou la voiture et courir à son secours. « J'ai fait mon trou... » Comme un animal qui doit reconnaître son environnement pour exister.

Finalement, sur mon conseil, Olga a déchiré le contrat et la Warner Bros. n'a pas fait de procès. Nous avons vécu heureux rue Chardon-Lagache avec mes 60 000 francs (d'alors) par mois et les quelques 300 000 francs (d'alors) que Brigitte gagnait pour un film.

Avez-vous marché, aux derniers jours de l'hiver, sur la neige

moribonde des plaines ou des pentes alpestres ? Vous tombez en arrêt devant une île de fleurs et de verdure, une explosion de vie, de beauté, de joie. Là, sur quelques mètres carrés, le printemps a défait le vieil hiver. Les premiers crocus de l'année ont jailli au soleil, ignorant la nappe blanche et glacée qui s'étend encore jusqu'à l'horizon.

Ce manteau de neige, c'est l'image que Brigitte se fait de la vie. L'oasis, c'est Brigitte elle-même. En avance sur l'horaire, pour le plaisir d'exister, de s'ouvrir et de jouir du soleil, d'offrir au monde la forme ravissante de ses pétales.

Mais la gourmandise du bonheur se paie. Après le soleil vient la nuit et, parfois, à l'aube, la gelée blanche. Alors, les délicates membranes de la fleur se figent, craquent... Le crocus imprudent suspend sa vie. Il attend le retour du soleil. Ainsi allait la jeune Brigitte de malheurs en éclatante joie, de tristesses en insouciance.

**J'ai beaucoup lu à son sujet : commérages, analyses psychologiques ou sociologiques de son « cas », interviews.** Je sais que de grands écrivains ont parlé d'elle, que de Gaulle avait su discerner chez cette jeune star le « naturel, qualité des rois » (mais dont ces derniers, il faut bien le dire, sont en général dépourvus).

J'ai connu ses amants, ses mariés, ses amis et pourtant, jamais je n'ai pu exprimer clairement ce paradoxe qui est à l'origine de son caractère — pourquoi, comment cette enfant bénie des fées, belle, à l'abri de la pauvreté, admirée des hommes et des femmes, triomphant sans réel effort au fil de sa carrière, légende à 25 ans, Faust femelle qui n'a pas payé son insolente jeunesse du prix de son âme et n'a, dit-on, jamais connu le scalpel des tireurs de peau ; comment, pourquoi cette Brigitte Bardot chérie des dieux a-t-elle si souvent pleuré, a-t-elle si souvent eu peur de la vie, a-t-elle, depuis l'âge de 16 ans et suivant un rythme mystérieux, flirté cent fois avec la mort ? Brigitte n'est pas masochiste.

Je me souviens de sa façon radicale et très personnelle de remettre à sa place un sadique célèbre. L'action se situe pendant le tournage de « La vérité ». Henri-Georges Clouzot ne se retournera pas dans sa tombe si j'écris que ce grand metteur en scène était un tyran sur le plateau, spécialisé dans l'art de martyriser les acteurs. Après trois jours de tournage, Clouzot attrape Brigitte par les épaules, la secoue et hurle : « Je n'ai pas besoin d'amateurs dans mes films. Je veux une actrice ! »

Agressé physiquement, Brigitte balance une paire de claques sur les joues du maître et, devant l'équipe pétrifiée, répond : « J'ai besoin d'un metteur en scène. Pas d'un malade. » Elle quitte le plateau en chantonnant Gréco : « Je suis comme je suis / Et n'y peux rien changer... » Cinq ans plus tard, Clouzot m'a avoué : « C'est la seule fois qu'il a été frappé en public. J'ai adoré. »

**Brigitte n'a pas de tendance à la neuroasthénie. Sa dynamique de vie est exceptionnelle.** C'est une passionnée, une romantique qui prend ses histoires de cœur un peu trop au sérieux. Elle se désespère, non qu'on la quitte (ça ne lui est arrivé que très rarement), mais parce qu'elle souffre de quitter. En général, elle se fourre dans une situation impossible, se retrouvant amoureuse de deux hommes en même temps, incapable de décider. Le genre de

piège dans lequel on tombe, à ne savoir vivre que l'instant présent. Paradoxe aussi sa décision de quitter le cinéma à l'époque justement où l'âge n'est plus un obstacle à la carrière des actrices. Beaucoup de grandes stars ont, aujourd'hui, plus de 40 ans. On s'est interrogé sur les motivations de Brigitte Bardot. Elle a donné une explication simple, trop simple : « Je n'ai jamais aimé faire du cinéma. »

C'est vrai. Brigitte partait pour le plateau avec l'enthousiasme d'un écolier qu'on envoie de force à l'école. Mais ce n'est que la partie visible de l'iceberg. Je crois pas qu'elle redoutait de vieillir à l'écran. Je crois qu'un jour, elle en a eu assez d'avoir peur des gens. Elle n'aime pas la foule. Elle n'aime pas l'attention de ceux qui ne sont pas ses amis. Elle souffrait réellement de sa célébrité en reconnaissant honnêtement les avantages d'être mondialement connue. Je l'ai vue paniquée, terrifiée quand une masse humaine l'entourait.

C'est là qu'il faut chercher son amour pour les animaux.

Leur honnêteté, leur innocence la rassurent. Elle s'identifie à eux lorsqu'ils souffrent, incapables de se défendre devant l'avilité, l'indifférence, la cruauté humaine. Ce n'est pas une attitude de sa part comme d'autres font de la politique ou épousent une cause pour justifier de leur existence, se forger une image intéressante d'eux-mêmes. Elle souffre vraiment dans son cœur, dans son corps, des bastonnades sur la banquise, des cris silencieux dans les laboratoires de vivisection.

On dit : « C'est très joli, les petits phoques, mais les petits Noirs qui meurent de faim ? » Pour Brigitte, c'est mal poser le problème. Les hommes souffrent d'appartenir à la race humaine. Les animaux, eux, souffrent des hommes. Une forme d'injustice qu'elle ne peut viscéralement pas supporter.

**J'ai passé une soirée avec Brigitte, à Saint-Tropez, il y a un an. Quelques nouvelles lignes au coin des yeux, mais elle n'avait pas changé.** La même bouche gourmande, le rire franc, communicatif.

« Je crois qu'enfin, je suis vraiment heureuse », m'a-t-elle dit. J'admirais cette femme qui trouvait l'équilibre et le bonheur à l'âge où tant d'autres s'inquiètent et souffrent des marques du temps. « Je crois qu'enfin, je suis vraiment heureuse. » Je l'ai crue. Mais s'il y a une chose que je sais de Brigitte, c'est qu'avec elle, on ne peut jamais savoir. Je la revoyais à 16 ans. Elle était alors châtain foncé. Après le lycée, ses lèvres sous le bras, elle venait me rejoindre en cachette. Nous flirtons, si vous me passez cet euphémisme.

Le premier jour, avant de repartir, elle m'a demandé : « Ça y est ? Je suis une femme ? » J'ai ri : « Pas tout à fait. Seulement 20 % femme. » Au rendez-vous suivant, elle m'a posé la même question. « Tu es 40 % femme », lui ai-je répondu.

Un soir, je lui ai dit : « 100 %. » Elle s'est mise à rire, s'est applaudie elle-même. Elle a ouvert la fenêtre et criait dans la rue : « Ça y est ! Je suis une femme ! » Elle est restée un instant silencieuse. « Qu'est-ce que c'est, être une femme ? » m'a-t-elle alors demandé. Je n'ai pas su répondre.

Aujourd'hui, je pourrais lui dire : « C'est être faible et forte, honnête, courageuse, aller jusqu'au bout de ses convictions dans la vie. Comme toi, Brigitte. » ■

# BRIGITTE SOUFFRAIT DE SA CÉLÉBRITÉ. JE L'AI VUE PANIQUÉE, TERRIFIÉE PAR LA FOULE

# Bataille pour « Initiales B.B. »

Par PATRICK MAHÉ

**Eté 1994. Le téléphone sonne à Paris Match. C'est Brigitte Bardot.** On annonce la parution imminente d'une biographie signée d'un essayiste américain, Jeffrey Robinson. Mieux que quiconque, Brigitte sait qu'on n'est jamais trahi que par les siens, ou plutôt les proches, qui virevoltent en essaim du paraître autour de la reine. Le journaliste a fait la tournée de ses ex et supposés tels. Gare aux non-dits ou plutôt aux « trop-dits ». Or, sa réplique est à portée de main ; déjà, en 1976, elle avait confié à Match : « J'écris mes Mémoires. Je les écris seule. Il n'y a que moi pour raconter ma vie, tant pis pour le style ! On a trop raconté d'âneries sur moi. »

Depuis les années Vadim et le temps des copains photographes, dont Christian Brincourt, grand reporter, est la tête de pont, Brigitte est chez elle à Match. Confiance – aveugle – réciproque.

En 1991, j'ai eu la chance de l'accompagner sur le terrain ; chez elle à la Madrague, au milieu des maquis de Saint-Tropez, puis en Lozère par une journée glaciale, début mars. Brigitte répondait à l'appel angoissé du maire de Budapest. Il venait d'hériter de 80 loups de Mongolie, tous saisis à la douane et promis à la taxidermie ! Un avion-taxi décolla du Muy, aux portes de Saint-Tropez ; puis un long trajet sinuex en voiture à travers la Corrèze dans un silence glacé : ce matin-là, en effet, nous venions d'apprendre la mort de Serge Gainsbourg. Brigitte pleurait. A l'arrivée, des dizaines de micros se tendirent pour recueillir ses condoléances meurtries. Elle cherchait à s'isoler. A se recueillir en pensées.

Il y aura d'autres rendez-vous entre nous, tel celui d'une action menée contre les braconniers du Médoc, le fusil pointé sur les tourterelles au retour des vols migratoires. C'était jour de Pentecôte, censé célébrer le Saint-Esprit... Sophie Marceau était là. Et le Pr Théodore Monod aussi, canardés d'œufs pourris.

Aussi, quand Brigitte se décida à contre-attaquer déjouant le libelle de Jeffrey Robinson, qui se prévalait abusivement de sa collaboration, elle frappa à la bonne porte. En l'espace d'un fax à Paris Match, elle fit de moi, de sa belle écriture ronde, son « conseiller littéraire et agent exclusif pour entreprendre toutes démarches auprès des éditeurs français et internationaux afin de publier [ses] Mémoires ». Un honneur immense et une mission encouragée par Roger Théron, notre emblématique patron.

**La suite a pour théâtre la Foire du livre de Francfort. Du grand théâtre, en effet. Les éditeurs du monde entier s'y bousculent tous les ans à l'automne.** J'y débarque fort des trois volumes à spirale remis en main propre par Brigitte. Le manuscrit court sur plus de mille pages joliment trousseées, dont l'élégante calligraphie de l'auteure vaut sceau unique. Rien qu'à la contempler, on se dit, s'il en était besoin, qu'elle garantit l'authenticité d'un document rare. Avec de telles empreintes – la marque de Brigitte –, nul besoin de cachet de cire !

Francfort s'emballe pour « The Fair's Biggest Bid », le plus gros coup de la foire », cuvée 1994, comme le titre le journal du salon. Grasset, Hachette, Robert Laffont, Albin Michel sont les premiers à prendre position. Une curiosité doublée d'un réel intérêt professionnel. Banco ! Fixot, en revanche, fait étonnamment mine de dédaigner l'enjeu. Bientôt, de drôles de rumeurs courent les allées : « Les Mémoires de Bardot ? Mais il n'y a rien dedans ! Ça ne vaut pas le coup... » Je cherche à en tirer la source. Facile : j'ai le manuscrit complet en main, un extrait très personnel traduit en anglais à titre de chapitres témoins et le contrat de « confidentiality agreement » à faire signer à tout intéressé avant lecture, attestant que je dispose de l'intégralité du texte.

Bien vite, cependant, il apparaît que des bruits négatifs pullulent, sur place, l'amorce des discussions. Ils viennent d'éditeurs qui n'ont même pas été sollicités ! Pour la première fois, je découvre la « fake news » dans son étendue nauséabonde. Même le vénérable « New York Times », dans son édition du 11 octobre 1994, tombe dans le piège de l'intox. Sous le titre « Brigitte ne dit pas tout », un éditeur – s'abritant derrière l'anonymat – lui confie : « C'est triste et drôle à la fois. On dirait du «Playboy» ou le début d'un roman à l'eau de rose ! » « Nous avons été déçus, y conclut une conseure néerlandaise. Sur douze chapitres, dix sont consacrés à la défense des animaux. » Tout ceci, bien sûr, est complètement fantasmagorique, le futur livre sur les animaux, « Le Carré de Pluton », sortira trois ans après « Initiales B.B. ». Alertée par mes soins, l'auteure de l'article m'adressera un aimable fax en tête du quotidien new-yorkais, laissant perler des regrets et mettant les commentaires « hypothétiques » des mauvais perdants de l'édition sur le compte d'un humour de salon.

Parallèlement, un intermédiaire américain, usant de stratagèmes dignes des fractations souterraines d'une série télé, fera mon siège à l'hôtel Intercontinental. Sortant de sa poche laisse



*Un foulard de soie indienne noué dans les cheveux, la mode troisième de l'été 1968.*

## AU SALON DE FRANCFORT, UN VÉRITABLE BRACONNAGE DE FOIRE...

il s'agissait de conclure par une sorte de tournage des critériums post-Françfort... Un rituel. Harper Collins, St. Martin's Press, Crown Publishing, Putnam's et, bien sûr, Random House sont encore de la partie. Les avocats se retrouvent au Bernardin, à Broadway – la meilleure table de fruits de mer de Manhattan courue entre autres par Robert Redford, Eric Clapton, Mick Jagger et même Ronald Reagan – afin d'y mirir les « drafts », les ébauches de contrat.

Au retour, fort d'un accord à 2 millions de dollars (pré-négocié à Francfort et donc confirmé), je file directement de Roissy chez Brigitte, à Bazoches-sur-Guyonne, un village de 600 âmes, aux portes de Montfort-l'Amaury.

Fin de matinée d'un automne un peu gris. Bernard d'Ormeau, son nouveau mari, sirote un thé. Brigitte apparaît enfin, lumineuse, glissant sur des chaussons qui ressemblent à des ballerines. J'admiré son allure, son pas stylé, sa pose de star qu'elle n'est plus à l'écran mais qu'elle demeure, au naturel.

Depuis New York, je l'ai noyée de fax annonçant l'heureuse issue des tractations éditoriales. Négocié pied à pied, le contrat tombe comme un atout cœur, celui d'une mission bouclée pour de bon. Je le lui tends, dans un sourire ému. Brigitte ne prend pas la peine de le lire ni même de le parcourir. Débout, son regard dévine dans mes yeux, elle me défie froidement, le visage empreint d'une gravité insoupçonnée : « Tu ne crois pas que je vais signer pour des Américains après ce qu'ils m'ont fait ? » Je crois tout d'abord à une plaisanterie. Mais elle continue : « Au retour du tournage de "Viva Maria!" j'ai failli perdre un œil à l'aéroport de Dallas lorsqu'un cadre m'a heurté au visage avec sa caméra !

– Mais Brigitte ! Il y a 2 millions de dollars, là. Sous tes yeux. »

À ma grande stupéfaction, elle déchire alors le contrat et m'assène : « Je m'en fous ! Et puis... Ils n'avaient qu'à pas exécuter les Rosenbergs ! »

Bardot égale à elle-même : imprévisible, mais... libre ! ■

\* Membres du parti communiste américain, accusés d'espionnage, Julius et Ethel Rosenberg ont été exécutés en 1953 à Sing Sing. Brigitte et Vadim s'étaient mobilisés derrière Alain Decaux pour obtenir leur grâce.

sur liasse, il fera tournoyer ses billets verts devant mes yeux comme une muleta, dans l'espoir d'acheter « au noir » un rôle de « sous-agent » pour l'Amérique.

A l'exception de ce vain braconnage de foire, les grands éditeurs se disputent au cœur d'une enchère loyale. Entre autres Headline Book (Londres), Penguin (Londres), Rizzoli International (Londres), Mondadori (Milan), St. Martin's Press (New York), Harper Collins (New York)... Quant aux grandes agences littéraires, à l'image de celle d'Andrew Nurnberg (Londres) ou Tuttle-Mori (Japon), elles affûtent leurs arguments pour arracher le deal. Harold Evans, président de Random House, offre 2 millions de dollars d'avance. A l'aveugle.

Finalemment deux accords sont en voie d'être scellés à Francfort même. L'un avec Jean-Claude Fasquelle (Grasset) pour 5 millions de francs; l'autre avec Gustav Lübbe pour 500000 marks. Ce dernier viendra jusqu'à l'appartement parisien de Brigitte, rue de la Tour, proposer sa signature, ployant sous une gerbe de fleurs digne de celle d'un vainqueur du Tour de France. Ainsi naîtra « *Initiales B.B.* », titre clin d'œil posthume à Serge Gainsbourg, un authentique best-seller (500 000 exemplaires écoulés en un temps record) de 500 pages.

Le reste de l'histoire, prolongation cocasse, aura pour cadre l'édition new-yorkaise... Comme pour l'après-Tour, en somme,



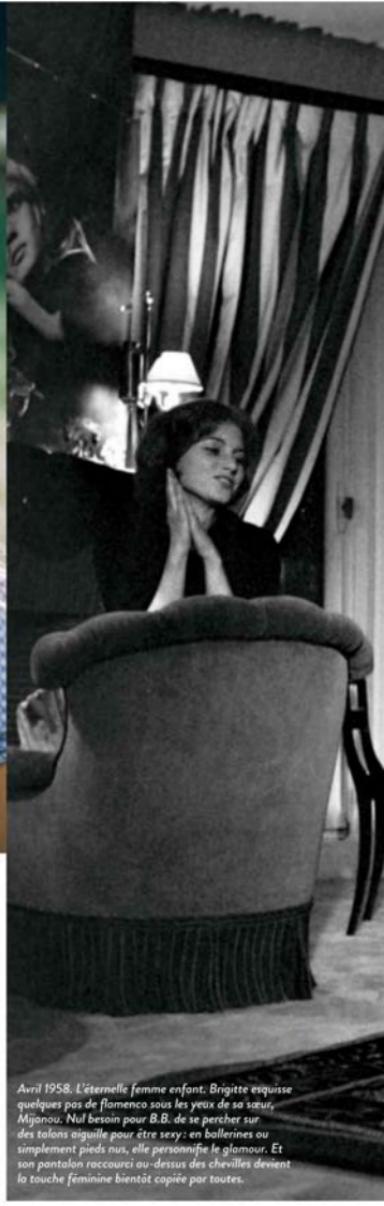
En 1959, elle est la Française par excellence. Brigitte popularise l'imprimé vichy, célèbre motif à carreaux jusqu'alors cantonné aux rideaux et autres nappeaux. La robe portée le jour de son mariage avec Jacques Charrier, créateur du couturier Jacques Esterel, va faire rimer bardotmania et vichymania. Quant à son chignon crépé, il inspire encore aujourd'hui les stars.

Photo: WILLY RIZZO



## Elle fait la mode et reste indémodable

Toile vichy, large décolleté dénudant les épaules – la fameuse «encolure Bardot» –, marinère, cuissardes... Brigitte a fait de chacune de ses pièces un look culte. Jolie poupée des fifties ou encore Barbie futuriste, son style a enrichi les dressings de plusieurs générations de fashionistas.



Avril 1958. L'éternelle femme enfant: Brigitte esquisse quelques pas de flamenco sous les yeux de sa sœur, Mijanou. Nul besoin pour B.B. de se percher sur des talons aiguille pour être sexy: en balleines ou simplement pieds nus, elle personifie le glamour. Et son pantalon raccourci au-dessus des chevilles devient la touche féminine bientôt copiée par toutes.



A l'avant-garde, en juin 1967, vêtue d'une robe signée Paco Rabanne.



Foulard noué dans les cheveux façon pirate, robe paréo « ethnique », longs colliers de bois et de métal, regard charbonneux... Installée dans un fauteuil Pomare - qui deviendra iconique avec le film « Emmanuelle » six ans plus tard -, elle a le chic hippie d'une amazone des sixties.



**TUTTI FRUTTI  
POUR LES AMIS**

Les ordres de la maîtresse de maison ne se discutent pas, surtout lorsqu'elle sert son photographe favori, Jicky Dussart. A ses côtés, Anne, sa femme.

Photo CHRISTIAN BRINCOURT

# LES COPAINS D'ABORD

Pour Brigitte, les amis, c'est sacré. Si Elvis Presley, débarquant à Paris en permission lors de son service militaire en Allemagne, fait tout pour la rencontrer, elle ne donne pas suite, préférant la compagnie des complices d'un jour ou de toujours. Christian Brincourt, grand reporter, Jicky Dussart, le « frère » photographe, bien sûr, mais aussi les visiteurs de passage tels Eric Tabarly ou Alain Delon. Pour tous, c'est table ouverte à la Madrague. Son grand truc : des salades géantes.





Bébel et B.B. dans les bras l'un de l'autre !  
Ce baiser de cinéma, un bout d'essai pour « La vérité »,  
d'Henri-Georges Clouzot, en 1959, n'eut pas  
de suite. C'est le ténébreux Sami Frey qui fut préféré  
à Jean-Paul Belmondo pour incarner Gilbert,  
l'amant assassiné.



Dolce vita provençale en 1968. Le producteur de musique Eddie Barclay, figure des étés tropéziens, reçoit Brigitte Bardot, tandis qu'Alain Delon bataille au baby-foot.





## TABARLY LUI OFFRE SON PREMIER COURS DE VOILE

Eric Tabarly initie le moussaillon Bardot, paréo et longs colliers, à la navigation à voile sur « Pen Duck ». « Me prendriez-vous comme matelot maintenant que nous sommes voisins ? » lui avait-elle demandé. En 1968, entre deux courses solitaires, le héros de l'Atlantique vient naviguer au large de Saint-Raphaël avec, à son bord, un Delon complice.



Une maille à l'endroit, une maille à l'envers... 1971, aux sports d'hiver. Avec sa bande, Brigitte retrouve les plaisirs simples de Mme Tout-le-Monde. Comme tricoter un pull devant le chalet de Méribel qu'elle a loué pour elle et ses amis.



Avec Christian Brincourt (à dr.), au campement des Gipsy Kings. De la musique, un feu de camp sous les étoiles, de la bonne humeur, il en faut peu pour être heureux.



## CHICO ET LES GIPSY KINGS EMBALLENT LA FÊTE FLAMENCA

« Ce fut une rencontre fulgurante. Je les ai trouvés formidables et je ne les ai plus lâchés », dira Brigitte du groupe de musique gitane, découvert à Saint-Tropez dans les années 1970. Avec Chico Bouchikhi et sa bande, pas encore connus, B.B. s'amuse follement. Parfois, dissimulée sous une perruque, elle se fait passer pour une de leurs danseuses de sevillanas. Ils lui offrent un peu d'anonymat, elle contribue à les rendre célèbres.



Le 7 juillet 1968, à Saint-Tropez, Brigitte organise la plus grande fête costumée qu'ait connue la Madrague, avec 500 invités. «Le champagne coulait à flots, se remémore-t-elle. Eddy Barclay se présente en Tsigane, Jean Lefebvre avec un âne, Michèle Mercier en Angélique... La fête s'est terminée vers 7 heures du matin. Le jardin était ravagé.»



Des bulles au soleil couchant, les pieds dans l'eau devant la chambre d'amis à la Madrague. Parmi les happy few, Alain Bougrain-Dubourg (au milieu) et François Guglietta, l'emblématique animateur de L'Esquimau, la boîte dont Brigitte a fait son Q.G. nocturne dans la cité tropézienne.

## MUTINE ET DRÔLE, SON AUTRE ARME DE SÉDUCTION

*Insouciance et joie de vivre. Sur la plage de Pampelonne, B.B. pousse à une blague de son grand pote « la Brinque ». « Chaque soir, chaque nuit, la rigolade était prioritaire », nous confiera Brigitte à propos de cette époque bénie.*





## SOUS LA PATTE DE NINI, SON ADORÉE

L'ange gardien des animaux a aussi sa protectrice, sa chienne setter anglais bien-aimée. L'image de cet instant de tendresse à Bozoches, l'une de ses photos préférées, n'a jamais quitté sa chambre à coucher.

Photo CHRISTIAN BRINCOURT

A close-up photograph of a woman with blonde hair, smiling broadly with her teeth showing. A white and black dog's paw is resting on her right shoulder. The background is a soft-focus red.

# ENTRE CHIENS ET LOUPS

Entre chien et loup, autrement dit l'heure bleue, celle qui passe de la lumière déclinante du jour à la tombée de la nuit. De nombreux artistes, d'Eric Rohmer à Françoise Hardy, s'en sont emparés à des fins métaphoriques. Pour Brigitte, la vie tourne autour de ses animaux fétiches: des chiens familiers bien sûr, jusqu'aux loups arrachés à la mort, introduits, grâce à elle, en Auvergne. Brigitte, entre chiens et loups...



## ADOPTÉE PAR LE PETIT CANARD DE « VIVA MARIA ! »

Mexique, 1965. Tout au long des quatre mois de tournage du western de Louis Malle, ce caneton perdu ne quitte pas d'une plume sa nouvelle mère. Et aux petits pleurants de l'équipe qui parlent de passer le callant palme-cède à la broche, la pétroleuse du cinéma a une réplique toute trouvée : « Touche pas à mon canard, canard ! »



## ELLE SAUVE DUCHESSE EN ROUTE POUR L'ABATTOIR

A Bazeilles en 1980. Un écrin qui vaut mille mots avec son tout premier cheval. Cette jument de 14 ans a déjà passé de longues années à travailler en manège quand Brigitte la soustrait au couteau du boucher. Le prix de sa vie : 3100 francs. De lors, duchesse coulera des jours heureux, jusqu'à sa mort en 1997. L'actrice au cœur d'or plairera inlassablement auprès des pouvoirs publics pour la fin des abattoirs de chevaux et leur reconnaissance en tant qu'animaux de compagnie.

A color photograph capturing a moment of animal care. A woman, seen from the side and wearing a blue and white patterned headscarf and a dark blue sweater, is holding a clear glass bottle. She is bottle-feeding a baby seal pup, which is lying on its side on a patch of dry grass. The seal's head is tilted back, and its mouth is positioned over the bottle's nipple. The background is dark and out of focus, making the subjects stand out.

## CHOUCHOU LE PHOQUE, EN CRÈCHE À BAZOCHE

Biberonné à la douceur... et à la bouillie de poisson. C'est un chalutier français qui a recueilli Chouchou, petit blanchon dérivant sur un iceberg au large de Terre-Neuve, avant de le confier aux bons soins de Brigitte. Cette rencontre révèle à B.B. la « tendresse infinie » qu'elle porte aux veaux marins. L'année suivante, en 1977, elle vole au secours des bébés phoques massacrés par les trappeurs canadiens sur la banquise. Un épisode fondateur de son combat.

## COLINETTE, LA CHÈVRE, LA FAIT CHANGER DE VIE

Cette biquette Fignore, mais elle vient de faire basculer le destin d'une star planétaire. En 1973, sur le tournage de « L'histoire très bonne et très joyeuse de Colinot trousse-chemise », Brigitte rochète Colinette à une vieille dame qui comptait en faire un méchoui. « Ce fut le déclic », racontera-t-elle dans ses Mémoires. Elle dit adieu au cinéma et mettra désormais sa notoriété et sa fortune au service de la cause animale. La chèvre, elle, dormira dans l'hôtel 4 étoiles du tournage puis rejoindra la menagerie de Bazoches.



## UNE JOLIE ARCHE DE NOË TRAVERSE LA BAIE DES CANOUBIERS

*La fille sans voiles... mais pas sans équipage!*

*Sortie sur les eaux azur de la presqu'île tropézienne avec ses mousses à truffes et à poils. Parmi eux, les setters Matcho, Moulinet Milou, nés de Nini. Brigitte a transformé sa propriété de la Madrague en havre animalier. Elle y est l'invitée de ses animaux, plaise-t-elle. Outre sa meute de chiens, y résident un cheval, un âne, des poules, des colombes, un coq... C'est aussi dans son jardin que reposent tous ses chiens et chats.*



# « S.O.S. ! Ecrivez-moi. Ecrivez au ministre. Ecrivez à Paris Match »

# C

Par PATRICK MAHÉ

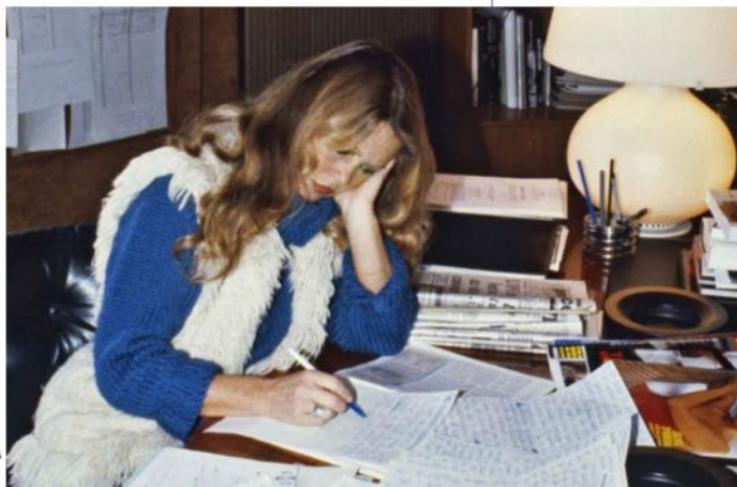
années 1955. Brigitte fait le buzz au Festival. Dans la gradation de la célébrité, elle vient d'en gravir la deuxième marche : de jeune cover-girl, la voici promue starlette, portée par sa première apparition à l'écran au bras de Gérard Philipe (« Les grandes manœuvres »). Demain, elle sera vedette. Elle s'apprête à tourner « En effeuillant la marguerite », de Marc Allégret, sous l'œil gourmand de son mari, Roger Vadim. Son rôle, plutôt léger, affroite la critique : une jeune provinciale rencontre à Paris un journaliste blasé - interprété par Daniel Gelin -, qui tombe amoureux d'elle. Masquée, elle se lance dans un concours de strip-tease. Il ne la reconnaît pas et tombe dans les bras de la troubante inconnue... Vexée, Brigitte devient jalouse de sa rivale virtuelle qui n'est autre... qu'elle-même ! On est encore à quelques tours de manivelle d'« Et Dieu... crée la femme » (1956), mais son sex-appeal crève déjà l'écran.

Loin des fantasmes de cinéma, Jean-Paul, un garçon de 12 ans, apprend alors que la future « B.B. », voudra une passion dévorante aux animaux. Lui aussi. Non seulement, il recueille chiens perdus, chats en maraude et autres poules errantes autour du pavillon de ses parents, au Perreux, mais il a fondé le Club des jeunes amis des animaux. En 1960, il annonce 15 000 adhérents et reçoit le soutien de l'Unesco. Reste à dénicher une figure de proue. Ce sera Bardot, la muse de ses tendres années. Et la voilà marraine d'une

véritable chaîne internationale, à laquelle le Dr Albert Schweitzer apporte sa caution morale.

Dès lors, le 5 janvier 1962, l'actrice passe à l'attaque. A la télé. « Il faut un décret officiel pour empêcher la souffrance animale » : son appel secoue Roger Frey, ministre de l'Intérieur, et mobilise Jacques Chaban-Delmas, président de l'Assemblée nationale. Des dizaines de milliers de lettres affluent. Fidèle à Paris Match, Brigitte va plus loin. A la fin de son S.O.S., elle s'écrie soudain : « Lecteurs, lectrices de Paris Match, écrivez. Ecrivez-moi. Ecrivez au ministre. Ecrivez à Paris Match. Nous gagnerons. » Mais ce combat est loin d'être gagné. Soixante ans plus tard, la souffrance animale dans certains abattoirs fait tristement débat.

Bardot et les animaux : le cliché s'impose dès... les premières photos. Ainsi en est-il quand elle nous ouvre les portes de sa chaumière, une grange retapée, à Bazoches-sur-Guyonne, près de Montfort-l'Amaury : « B.B. vous invite chez elle », titre Match en 1962. Dans une mare s'ebroue Hortense, une cane familière. Comme à la Madrague, dans le golfe de Saint-Tropez, elle a installé un pigeonnier. Vingt et un pigeons paous roucoulent devant sa chambre, un ancien grenier à foin. Kron, un teckel fugueur, joue avec les chatons, nés de Macha, une chatte très zen. Son dernier pensionnaire : un petit lapin blanc qu'elle tient dans ses bras, en prenant la pose sur une balancelle. Bientôt elle y accueillera



## DE SA BELLE ÉCRITURE RONDE, ELLE RÉDIGE SES MÉMOIRES

1979, la plume dans la plie. Assise à son bureau, Brigitte écrit pour Match les raisons qui l'ont amenée à se battre pour défendre les cobayes de laboratoire. A la même époque, elle est engagée au côté de la Ligue française contre la vivisection dans plusieurs batailles judiciaires contre des centres pratiquant des expériences sur les chiens. Une croisade coûteuse. Pour y parvenir, la « fée des animaux » multiplie les ventes aux enchères de ses biens personnels.

quinze chiens et quinze chats. Mais Brigitte voit plus loin qu'un refuge pour chiens perdus sans collier...

En 1975, elle crée un autre choc télévisé. Les nouvelles chaînes (TF1 et Antenne 2) se défiennent sur l'herbe rare aux vaches maigres. En pleine bagarre de programmation, les moyens financiers font défaut. Marcel Julian, ex-figuré de l'édition et nouveau boss de la deuxième chaîne, sort Brigitte de sa manche. Après avoir attiré Léon Zitrone, Jacques Chancel, Bernard Pivot et Philippe Bouvard, le président voit grand et caresse le rêve d'abattre son atout-cœur. « Impossible » n'étant pas dans son registre, il invite Bardot à une sorte de « réception d'embauche » lui promettant d'animer une superbe émission de variétés. « Il n'en est pas question, le douche sévèrement la passionnée. Je n'accepterai qu'une émission consacrée aux animaux. » Faute de la voir produire quelques shows à la carte, Julian capitule. Alors B.B., sourire soleil, apparaît plein écran, un bébé tigre dans les bras, s'indignant, bientôt, du sort des animaux de zoos et de cirque...

Ces six émissions par an ne sont encore que l'avant-garde de solides engagements sur le terrain. Des engagements à la dure dont le plus spectaculaire vaut croisade.

Le 14 mars 1977, elle décolle du Bourget à destination de la côte est du Canada pour une opération « bébés phoques ». Afin de les sauver du massacre à coups de piolet sur la banquise pour leur fourrure, elle convoque une conférence de presse dans un Q.G. de fortune, à Blanc-Sablon. Cambriée sur ses défenses, lâchée sur fond de ronronnements de brise-glace et d'hélicoptère, entre tempête et blizzard, elle s'apitoie : « Pauvres bébés phoques, c'est votre dernière jour. J'ai mal à tous mes coeurs. » Ses mots font mouche. Pas sur tout le monde : « Les phoques sont comme les harengs ! ricancent les plus hostiles. Plus on en tue, plus il y en a. » Réplique instantanée : « Il n'y a plus que 800 000 phoques, contre 10 millions en 1900. » Les chiffres ne parlent qu'avec la froideur des statistiques, alors, elle fond en larmes, et lâche, à bout de nerfs : « Canadiens assassins ! » Ces insultes ajoutent au tumulte et tournent à l'affaire d'Etat. Des voix réclament son expulsion.

Ses larmes ne sécheront guère. Elle n'en aura bientôt plus, sauf pour serrer dans ses bras un adorable blanchon arraché à un mortel destin. Elle s'approche pour l'embrasser, au mépris du danger. La glace en effet très fragile se brise et sa botte fourrée se remplit d'eau !

## EN PLEIN GÉVAUDAN, ELLE LIBÈRE 80 LOUPS CONDAMNÉS EN HONGRIE

1991, danse avec les loups. Dans le parc animalier de Lozère, Fjord et La Belle reconnaissent en la louve Bardot l'une des leurs. Paris Match immortalise la rencontre entre les canidés de Mongolie et celle qui les a sauvés de leur zoo hongrois. Sa fondation, qui sera reconnue d'utilité publique l'année suivante, a organisé le transfert en France de la horde. Lui évitant de finir en monteaux de fourrure.

Son odyssée fera le tour du monde. Beaucoup réalisent alors qu'abandonner le cinéma à 39 ans n'était pas une posture de sa part. Ni un caprice de star. A l'écrivain François-Régis Bastide, elle avait déclaré en 1962 : « J'arrête de tourner. » Elle avait alors 28 ans et déjà 26 films à son actif. Elle tiendra parole, une dizaine d'années plus tard. Son comteur cinématographique restera bloqué à 45 films (et 70 chansons).

Sa croisade sur la banquise marque un tournant définitif. A ceux qui doutaient de sa force mentale, de sa détermination, elle oppose un idéal : la défense des animaux. Dès lors, la chronique de sa vie s'enrichit d'actions d'éclat : campagne pour l'abolition de la vivisection ; rachat au boucher d'une jument de manège ; secours aux chiens abandonnés ; campagnes vétérinaires pour réduire la surpopulation canine et féline ; colère contre la tuerie des éléphants ; batailles à fleuret non moucheté contre tous les présidents de la République - Giscard d'Estaing, Mitterrand, Chirac, Sarkozy, Macron. Un coup à gauche, un coup à droite. Sans relâche. Pour Match, j'ai partagé certains de ses combats. L'un, fameux, reste la réception, dans un parc du Gévaudan, de 80 loups arrachés à l'euthanasie en Hongrie... Brigitte, entre chiens et loups...

A Saint-Tropez, elle a transformé la Madrague, puis sa propriété « sauvage » de la Garrigue, en véritable arche de Noé. Entre les fleurs provençales, elle y a construit une petite chapelle « Notre-Dame de la Garrigue » où ses animaux l'accompagnent. Ici Toutou, jeté d'une voiture en novembre 1982 ; là Gringo, le griffon, trouvé moribond sur une plage de Corse, en 1984. En 1986, elle crée la Fondation Brigitte Bardot,<sup>9</sup> déclarée d'utilité publique en 1992. A l'automne de sa vie, se sentant fragilisée, elle révèle à Irène Fraïn, dans Match : « Je lègue la Madrague aux animaux. » A Christian Brincourt, confident de toujours, elle avoue enfin : « J'ai obtenu l'autorisation de passer mon éternité auprès de mes animaux à la Madrague. » ■

<sup>9</sup> fondationbrigittebardot.fr



# L'éternel féminin

Quand elle apparaît pour la première fois à la une de *Match*, lumineuse inconnue, Brigitte est le symbole d'une jeunesse qui, au lendemain de la guerre, sourit à l'avenir. Devenue l'amoureuse de Roger Vadim, elle sera bientôt la « petite fiancée » du magazine, qui la suivra pas à pas dans son ascension vers la célébrité. Au fil des décennies, B.B. figurera pas moins de 42 fois sur notre couverture.



**CREDITS PHOTOS** P.4 et 5: G. Dusser/Gamma-Rapho; P.6 et 7: G. Géry; P.8 et 9: W. Carone; P.10 et 11: J. L. Fouquet; W. Rizzo; P.12 et 13: M. Simon; P.14 et 15: M. Descamps; J. Genfalo; M. Simon; P.16 et 17: G. Géry; P.18: P. Apstein; P.20: T. Secherak; P.22 et 23: W. Rizzo; P.24 et 25: W. Rizzo; J. Genfalo; P.26 et 27: J. Dusser; P.28 et 29: J. Anderson/Sygma/Getty Images; C. Bresson; J. Dusser; P.30 et 31: C. Bresson; P.32 et 33: A. Sarte; C. Bresson; P.34 et 37: C. Bresson; P.39: J. Genfalo; P.40 et 41: M. Simon; P.42 et 43: DR; P.44 et 45: J. Genfalo; Keystone; P.46 et 47: A. Sarte; C. Bresson; P.48 et 49: P. Habes; P.50 et 51: P. Habes; W. Carone; P.52 et 53: los; P.54 et 55: F. Ragon; MPTV/Bureau 233; M. Simon; P.56 et 57: L. Fouquet; P.58 et 59: J.-C. Sauer; DR; P.58 et 59: G. Géry; G. Menger; P.60 et 61: G. Dusser/Gamma-Rapho; P.62 et 63: W. Rizzo; G. Dusser/Gamma-Rapho; P.64 et 65: J.-C. Sauer; C. Azulay; P.66 et 67: G. Dusser/Gamma-Rapho; P.68 et 69: J. Genfalo; P.70 et 71: C. Bresson/Sygma/Getty Images; S. Léon/IRMA Grand Palais; P.72 et 73: G. Dusser/Gamma-Rapho; J. Genfalo; G. Géry; J.-C. Dusser; P.74 et 75: G. Menger; DR; P.79 et le 1er étage: W. Rizzo; J.-C. Sauer; G. Dusser/Gamma-Rapho; P.80 et 81: W. Rizzo; P.82 et 83: G. Menger; P.84 et 85: J.-P. Bel; C. Bresson; P.86 et 87: C. Bresson; P.88 et 89: P. Jérôme; DR; P.94 et 95: DR; P.96 et 97: M. Le Bac; J.-C. Sauer; P.98: DR.

# Le Journal de Demain

CHAQUE SOIR, PAR EMAIL, VOTRE NOUVELLE LETTRE D'INFORMATION SUR L'ACTUALITÉ... À VENIR

## L'AVIS DES PREMIERS INSCRITS

« EXCELLENTE INITIATIVE, UN CONDENSÉ D'INFOS TRAITÉ ÉNERGIQUEMENT ET QUOTIDIENNEMENT, LE CHOIX EST PARFAIT... CONTINUEZ ! »



« UN BON COMPLÉMENT AU JDD "CLASSIQUE" »



« BRAVO POUR CE CONCEPT ORIGINAL QUI FAIT UN FOCUS SUR LES ACTUALITÉS DU LENDEMAIN. »



OFFRE DE LANCEMENT

### INSCRIVEZ-VOUS GRATUITEMENT

Prenez en photo ce code avec votre smartphone ou rendez-vous sur :  
<https://www.lejdd.fr/?newsletter>

Le Journal  
du Dimanche



L'INFO SOUS SON MEILLEUR JOUR

# L'INSTANT TAITTINGER

ESPRIT DE FAMILLE



CHAMPAGNE  
**TAITTINGER**  
*Reims*

9 septembre 2018, Château de la Marquette. L'équipe du Champagne Taittinger prépare le cochelet, le dernier jour des vendanges.

Photo de Massimo Vitali

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.